Illinois U. Library

NUMÉRO 165

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THEATRE EN ROND DE PARIS

2 rue FROCHOT
Métro: PIGALLE-ST GEORGES
LAMartine 78-93

LOCATION au THEATRE DE 11H A 18H ET DANS les AGENCES

L'IMPORTANT C'EST D'ÊTRE FIDÈLE

Comédie en 3 Actes de OSCAR WILDE

Adaptation de CHARLES CAMBILLARD • Mise en Scène par ANDRÉ VILLIERS
DISTRIBUTION PAR ORDRE D'ENTRÉE en SCÈNE

Mmes SUZANNE DANTÈS
REINE COURTOIS
MAG-AVRIL
NICOLE FRANCIS

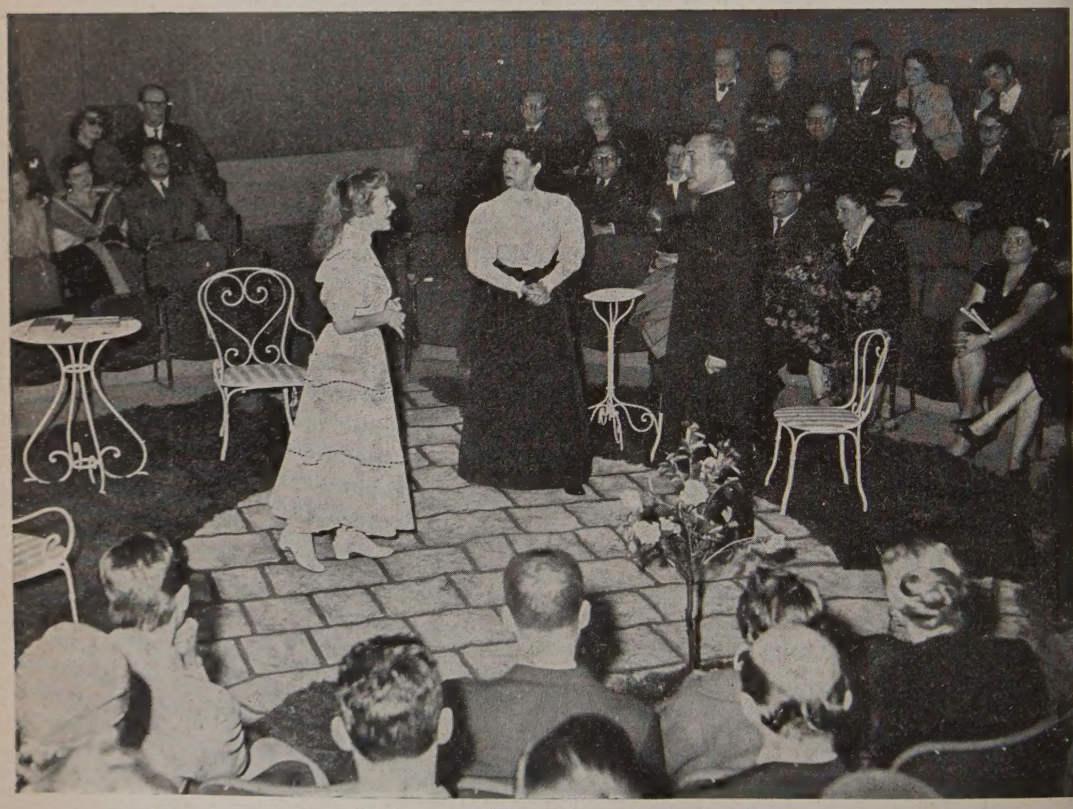
MM. PAUL SORÈZE
ROBERT POSTEC
ROBERT PARTY
JEAN OZENNE
LOUIS VONELLY

TOUS les SOIRS, SAUF JEUDI, A 21H - MATINÉES DIMANCHES ET FÊTES A 15H

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Algernon Gwendoline John

GWENDOLINE. — *Votre prénom exerce une irrésistible fascination.* (ACTE I.)



Cécile Miss Prism Chasuble

MISS PRISM. — *Je n'ai jamais parlé de mal de tête, Cécile !* (ACTE II.)

L'IMPORTANT C'EST D'ÊTRE FIDÈLE

Comédie en 3 actes
d'Oscar WILDE

Adaptation
de Charles CAMBILLARD

Cette adaptation inédite de la comédie d'Oscar WILDE a été représentée pour la première fois à Paris au THEATRE EN ROND DE PARIS, dans une mise en scène d'André VILLIERS et des costumes de Gladys de SEGONZAC.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Charles CAMBILLARD.

Supplément au N° 416 de «France-Illustration-Le Monde Illustré»

PERSONNAGES

Lady Bracknell ..... *Suzanne DANTES*

L'honorable Gwendoline Fairfax ..... *Reine COURTOIS*

Miss Prism, gouvernante ..... *MAG-AVRIL*

Cécile Cardew ..... *Nicole FRANCIS*

Lane, valet de chambre ..... *Paul SOREZE*

Algernon Moncrieff ..... *Robert POSTEC*

John Worthing ..... *Robert PARTY*

Le révérend Chanoine Chasuble ..... *Jean OZENNE*

Merriman, le maître d'hôtel ..... *Louis VONELLY*

ACTE PREMIER

Le petit salon de l'appartement d'Algernon. pièce est luxueusement et artistiquement ublée. On entend le son d'un piano dans la ce voisine. Lane est en train de disposer thé sur la table. La musique s'étant arrêtée, re Algernon.

ALGERNON. — Vous avez entendu ce que je ais, Lane ?

LANE. — Je pensais qu'il n'aurait pas été i d'écouter, monsieur.

ALGERNON. — Je le regrette, pour vous. Je i pas un jeu précis — n'importe qui peut oir un jeu précis — mais je joue avec une pression merveilleuse. Pour ce qui est du no, le sentiment c'est mon fort. La science, la réserve à la vie.

LANE. — Oui, monsieur.

ALGERNON. — A propos de la science de Vie, avez-vous préparé ces sandwiches au combre pour lady Bracknell ?

LANE. — Oui, monsieur.

Il les lui présente sur un plateau.

ALGERNON, *il les examine, en prend deux, s'assied sur le sofa.* — Oh !... entre parenses, Lane, je vois d'après votre carnet de ptes que jeudi soir, le jour où lord reman et Mr. Worthing ont dîné avec i, vous avez marqué huit bouteilles de mpagne.

LANE. — Oui, monsieur : huit bouteilles et demi-bouteille.

ALGERNON. — Comment se fait-il que dans maison d'un célibataire les domestiques invariablement boivent le champagne ? Ce que j'en demande, c'est à titre de simple renseignement.

LANE. — Je l'attribue à la qualité supérieure du vin, monsieur. J'ai souvent observé que chez les gens mariés le champagne est rarement de première qualité.

ALGERNON. — Dieu du Ciel ! Le mariage a-t-il donc un effet aussi démoralisant ?

LANE. — Je crois que c'est vraiment un état très agréable, monsieur. J'en ai fort peu d'expérience jusqu'à présent. Je n'ai été marié qu'une fois. Ce fut la conséquence d'un malentendu entre moi et une jeune demoiselle.

ALGERNON, *d'un ton languissant.* — Je ne pense pas que votre vie de famille m'intéresse beaucoup, Lane.

LANE. — Non, monsieur, ce n'est pas un sujet bien intéressant. Je n'y pense jamais moi-même.

ALGERNON. — C'est tout naturel, sans aucun doute. Cela suffira, Lane, merci.

LANE. — Merci, monsieur.

Il sort.

ALGERNON. — Les vues de Lane sur le mariage me paraissent un peu relâchées. Vraiment, si les classes inférieures ne nous montrent pas le bon exemple, à quoi diantre peuvent-elles servir ? On dirait, qu'en tant que classe, elles n'ont aucun sens de leur responsabilité morale.

Lane revient.

LANE. — Mr. Fidèle Worthing.

Entre John. Lane sort.

ALGERNON. — Comment allez-vous, mon cher Fidèle ? Qu'est-ce qui vous amène en ville ?

JOHN. — Oh ! Le plaisir, le plaisir ! Quoi d'autre qui puisse vous amener où que ce soit ? Encore en train de manger, comme d'habitude, à ce que je vois, Algy !

ALGERNON, *avec raideur.* — Je crois qu'il est accoutumé dans la bonne société de prendre quelque légère collation à cinq heures. Où avez-vous été depuis jeudi dernier ?

JOHN, *il s'assied sur le sofa.* — A la campagne.

ALGERNON. — Que diantre pouvez-vous y faire ?

JOHN, *retirant ses gants.* — Quand on est à la ville, on s'amuse. Quand on est à la campagne, on amuse les autres. C'est excessivement rasant.

ALGERNON. — Et quels sont les gens que vous amusez ?

JOHN, *d'un air dégagé.* — Oh, des voisins, des voisins.

ALGERNON. — Et vous avez des voisins agréables dans votre coin du Shropshire ?

JOHN. — Parfaitement odieux ! Je n'adresse jamais la parole à aucun d'entre eux.

ALGERNON. — C'est immense, ce que vous devez les amuser ! *(Il passe et prend des sandwiches.)* A propos, le Shropshire est votre comté, n'est-ce pas ?

JOHN. — Eh ! le Shropshire ? Mais oui, bien sûr. Et mais ! Pourquoi toutes ces tasses ? Pourquoi ces sandwiches au concombre ? Pourquoi pareille prodigalité de la part d'un être si jeune ? Qui donc vient prendre le thé ?

ALGERNON. — Oh ! tout simplement tante Augusta et Gwendoline.

JOHN. — Mais c'est absolument délicieux !

ALGERNON. — Oui, c'est très bien, seulement je crains que tante Augusta n'approuve pas votre présence ici.

JOHN. — Puis-je demander pourquoi ?

ALGERNON. — Mon cher, votre façon de flirter avec Gwendoline est parfaitement honteuse. C'est presqu'aussi honteux que la façon dont Gwendoline flirte avec vous.

JOHN. — J'aime Gwendoline. Je suis venu à Londres exprès pour la demander en mariage.

ALGERNON. — Je croyais que vous étiez venu pour le plaisir ?... J'appelle cela des affaires.

JOHN. — Comme vous manquez de romanesque !

ALGERNON. — Je ne vois vraiment rien de romanesque dans une demande en mariage. Il est très romanesque d'être amoureux. Mais il n'y a rien de romanesque dans une proposition précise. Quoi ? On peut être agr
On l'est généralement, je crois. Alors l'ex
tation est finie. L'essence même du ron
nesque, c'est l'incertitude. Si jamais je
marie, je m'efforcerai certainement
l'oublier.

JOHN. — Je n'en doute pas le moins
monde, mon cher Algy. La Chambre d
Divorces a été spécialement inventée po
les gens dont la mémoire est aussi curi
sement constituée.

ALGERNON. — On ne peut pas discuter
dessus. Les divorces sont faits au ciel. *(Jo
tend la main pour prendre un sandwi
Algernon s'interpose aussitôt.)* Je vous
prie, ne touchez pas aux sandwiches. Ils
été commandés spécialement pour ta
Augusta.

Il en prend un et le mange.

JOHN. — Mais vous ne faites qu'en mang

ALGERNON. — La question est tout aut
Elle est ma tante. *(Il prend une assiette s
l'étagère du dessous.)* Prenez du pain beur
Le pain beurré est pour Gwendoline. Gw
doline a une passion pour le pain beurré.

JOHN, *il s'approche de la table et se se*
— Et c'est d'excellent pain beurré.

ALGERNON. — Mais, mon cher ami, vo
n'avez pas besoin de manger comme si vo
alliez tout manger. Vous vous conduis
comme si vous étiez déjà marié avec el
Vous n'êtes pas encore marié avec elle, et
ne crois pas que vous le soyez jamais.

JOHN. — Mais qu'est-ce qui peut bi
diable vous faire dire cela ?

ALGERNON. — Eh bien ! d'abord, les jeu
filles n'épousent jamais les hommes avec
elles flirtent. Les jeunes filles ne trouvent p
cela bien.

JOHN. — Oh ! c'est stupide.

ALGERNON. — Mais non. C'est une gra
vérité. Cela explique le nombre extraordina
de célibataires qu'on rencontre un p
partout. En second lieu, je ne donne pas m
consentement.

JOHN. — Votre consentement !

ALGERNON. — Mon cher, Gwendoline
ma cousine germaine. Et avant que je vo
permette de l'épouser, il faudra que s
éclaircie par vous toute la question de Céc

Il sonne.

JOHN. — Cécile ! Mais qu'est-ce que vo
pouvez bien vouloir dire ? Que voulez-vo
dire, Algy, en parlant de Cécile ? Je
connais personne du nom de Cécile.

Entre Lane.

ALGERNON. — Apportez-moi l'étui à ci
rettes que Mr. Worthing a laissé au fum
la dernière fois qu'il a dîné ici.

LANE. — Bien, monsieur.

Lane sort.

JOHN. — Est-ce à dire que vous aviez mon ui à cigarettes depuis tout ce temps ? Bon ng, j'aurais bien voulu que vous me le siez. J'ai écrit des lettres frénétiques à cotland Yard à son sujet. J'ai bien failli frir une forte récompense.

ALGERNON. — Ma foi, j'aimerais bien que us en offriez une. Je me trouve particuèrement gêné en ce moment.

JOHN. — Il ne sert de rien d'offrir une rte récompense maintenant que l'objet est trouvé.

Entre Lane avec l'étui à cigarettes sur un plateau. Algernon le prend aussitôt. Lane sort.

ALGERNON. — Je dois dire que je trouve la assez mesquin de votre part, Fidèle. *(Il uvre l'étui et l'examine.)* Cependant, ça n'a s d'importance, car, en regardant l'insiption à l'intérieur, je découvre que cet jet n'est pas à vous, en fin de compte.

JOHN. — Bien sûr que si, il est à moi. *'approchant de lui :)* Vous m'avez vu avec nt fois, et vous n'avez aucune espèce de oit de lire ce qui est écrit à l'intérieur. Il t indigne d'un gentleman de lire un étui à garettes personnel.

ALGERNON. — Oh ! C'est absurde d'avoir s règles inflexibles au sujet de ce qu'on it lire et de ce qu'on ne doit pas lire. Plus la moitié de la culture moderne dépend ce qu'on ne devrait pas lire.

JOHN. — Ce fait ne m'échappe nullement, je n'ai pas l'intention de discuter de la lture moderne. Ce n'est pas le genre de ose dont on doit parler entre soi. Je veux nplement retrouver mon étui à cigarettes.

ALGERNON. — Oui, mais ceci n'est pas tre étui à cigarettes. Cet étui est un cadeau ne personne du nom de Cécile.

JOHN. — Eh bien ! si vous voulez le savoir, se trouve que Cécile est ma tante.

ALGERNON. — Votre tante !

JOHN. — Oui. Une délicieuse vieille dame. le habite Tunbridge Wells. Allons, rendez-le oi, Algy.

ALGERNON, *se retirant derrière le sofa.* — is pourquoi se nomme-t-elle elle-même « la tite Cécile » si elle est votre tante et qu'elle à Tunbridge Wells ? *(Lisant :)* « De la rt de la petite Cécile avec sa plus profonde ıdresse. »

JOHN, *s'approche du sofa et s'agenouille ssus.* — Mon cher ami, que diable peut-on ouver à cela ? Certaines tantes sont grandes, certaines tantes ne sont pas grandes. C'est e question qu'une tante, sans aucun doute, bien le droit de trancher toute seule. Vous raissez croire que toutes les tantes devraient re exactement comme votre tante. C'est surde. Pour l'amour du ciel, rendez-moi on étui à cigarettes.

Il suit Algernon autour de la pièce.

ALGERNON. — Oui. Mais pourquoi votre tante vous appelle-t-elle son oncle ? « De la part de la petite Cécile, avec sa plus profonde tendresse, à son cher oncle John ». Il n'y a rien à dire, j'en conviens, à ce qu'une tante soit une petite tante, mais qu'une tante, peu importe sa taille, appelle son propre neveu son oncle, je ne comprends pas très bien. En outre, votre nom n'est pas John, c'est Fidèle.

JOHN. — Ce n'est pas Fidèle, c'est John.

ALGERNON. — Vous m'avez toujours dit que c'était Fidèle. Je vous ai présenté à tout le monde comme Fidèle. Vous répondez au nom de Fidèle. Vous avez bien l'air de vous appeler Fidèle. Vous êtes la personne à l'air le plus Fidèle que j'aie jamais vue de ma vie. Il est parfaitement absurde que vous alliez dire que votre nom n'est pas Fidèle. C'est sur vos cartes de visite. En voici une. *(Il la tire de l'étui :)* « Mr. Fidèle Worthing, B, 4, *l'Albany.* » Je garde ceci comme preuve que votre nom est Fidèle si jamais vous essayez de le nier devant moi, ou devant Gwendoline, ou devant qui que ce soit.

Il met la carte dans sa poche.

JOHN. — Eh bien ! mon nom est Fidèle à la ville et John à la campagne, et l'étui à cigarettes m'a été donné à la campagne.

ALGERNON. — Oui, mais cela n'explique pas le fait que votre petite tante Cécile, qui vit à Tunbridge Wells, vous appelle son cher oncle. Allons, mon vieux, vous feriez bien mieux de le cracher tout de suite.

JOHN. — Mon cher Algy, vous parlez exactement comme si vous étiez dentiste. C'est très vulgaire de parler comme un dentiste quand on n'est pas dentiste. Cela produit une fausse impression.

ALGERNON. — Mais c'est exactement ce que font toujours les dentistes. Voyons, allez-y ! Dites-moi tout. Je peux mentionner que je vous ai toujours soupçonné d'être un Bombouriste secret et invétéré; j'en suis maintenant tout à fait sûr.

JOHN. — Bombouriste ? Que diable pouvez-vous bien vouloir dire par Bombouriste ?

ALGERNON. — Je vous révélerai le sens de cette incomparable expression dès que vous aurez eu la bonté de m'expliquer pourquoi vous êtes Fidèle à la ville et John à la campagne.

JOHN. — Alors, sortez d'abord l'étui à cigarettes.

ALGERNON. — Le voici. *(Il le lui tend.)* Maintenant sortez votre explication, et, je vous prie, tâchez qu'elle soit invraisemblable.

Il s'assied sur le sofa.

JOHN. — Mon cher, il n'y a rien d'invraisemblable du tout dans mon explication. En réalité, c'est très banal. Le vieux Mr. Thomas

Cardew, qui m'adopta alors que j'étais petit garçon, me fit, par son testament, tuteur de sa petite-fille, miss Cécile Cardew. Cécile, qui m'appelle son oncle pour des motifs de respect qu'il vous est totalement impossible d'apprécier, habite dans ma résidence à la campagne, sous la garde de son admirable gouvernante, miss Prism.

ALGERNON. — A propos, où est cette résidence à la campagne ?

JOHN. — Cela ne vous concerne pas, mon cher. Vous n'y serez pas invité... Je puis vous dire bien sincèrement que cette résidence n'est pas en Shropshire.

ALGERNON. — Je m'en doutais, mon cher ! J'ai bombourisé par tout le Shropshire à deux reprises différentes. Maintenant, continuez. Pourquoi êtes-vous Fidèle à la ville et John à la campagne ?

JOHN. — Mon cher Algy, je ne sais pas si vous serez capable de comprendre mes motifs véritables. Vous n'êtes guère assez sérieux. Quand on se trouve dans la position de tuteur, on doit adopter une tonalité hautement morale sur tous les sujets. C'est un devoir. Et comme une tonalité hautement morale ne saurait être considérée comme propice soit à votre santé soit à votre bonheur, afin de me rendre à la ville j'ai toujours prétendu avoir un frère cadet du nom de Fidèle, qui vit à *l'Albany* et qui se fourre dans les plus mauvais cas. C'est là, mon cher Algy, la vérité pure et simple.

ALGERNON. — La vérité est rarement pure et jamais simple. La vie moderne serait très fastidieuse si elle était l'un ou l'autre, et la littérature moderne serait complètement impossible.

JOHN. — Cela ne serait pas du tout une mauvaise chose.

ALGERNON. — La critique littéraire n'est pas votre fort, mon cher ami. Ne vous y essayez pas. Vous devriez laisser ça à des gens qui ne sont pas passés par l'Université. Ils s'en tirent si bien dans les quotidiens. Ce que vous êtes en réalité c'est un Bombouriste. J'avais parfaitement raison de dire que vous étiez un Bombouriste. Vous êtes un des Bombouristes les plus avancés que je connaisse.

JOHN. — Mais que diable voulez-vous dire ?

ALGERNON. — Vous avez inventé un frère cadet très utile, nommé Fidèle, afin de pouvoir venir à Londres aussi souvent qu'il vous plaît. Moi, j'ai inventé un malade permanent nommé Bombour, afin de pouvoir aller à la campagne toutes les fois que ça me plaît. Bombour est tout simplement inappréciable. N'était l'extraordinaire mauvaise santé de Bombour, par exemple, je serais dans l'impossibilité de dîner avec vous ce soir chez Willis, car je suis en fait retenu par tante Augusta depuis plus d'une semaine.

JOHN. — Je ne vous ai pas demandé de dîner avec moi nulle part ce soir.

ALGERNON. — Je sais, vous êtes d'une négligence absurde pour l'envoi d'invitations. C'est très léger de votre part. Rien n'ennuie autant les gens comme de ne pas recevoir d'invitations.

JOHN. — Vous ferez bien mieux de dîner avec votre tante Augusta.

ALGERNON. — Je n'ai pas la moindre intention d'en rien faire. D'abord, j'y ai dîné lundi, et c'est largement suffisant de dîner une fois par semaine dans la famille. En second lieu, quand je dîne là-bas, on me traite toujours comme un membre de la famille : je passe à table sans une seule dame ou bien avec deux. En troisième lieu, je sais parfaitement à côté de qui elle va me placer ce soir. Elle me placera à côté de Mary Farquhar qui ne cesse de flirter avec son propre mari par-dessus la table. Ce n'est pas très agréable. Vraiment, ce n'est même pas décent... et ce genre de chose se développe énormément. Une quantité de femmes, à Londres, qui flirtent avec leurs propres maris est parfaitement scandaleuse. Ça fait très inconvenant. Ça revient tout simplement à laver son linge propre en public. De plus, maintenant que je sais que vous êtes un Bombouriste invétéré, je tiens naturellement à vous parler de Bombour. Je veux vous indiquer les règles.

JOHN. — Je ne suis nullement un Bombouriste. Si Gwendoline m'accepte, je vais tuer mon frère, à vrai dire je crois que je vais le tuer dans n'importe quel cas. Cécile s'intéresse un peu trop à lui. C'est assez fatigant. Aussi je vais me débarrasser de Fidèle. Et je vous conseille vivement d'en faire autant pour Mr... pour votre ami malade qui porte le nom ridicule.

ALGERNON. — Rien ne m'amènera à me séparer de Bombour, et si vous vous mariez ce qui me paraît extrêmement problématique, vous serez très heureux de connaître Bombour. L'homme qui se marie sans connaître Bombour a une vie fastidieuse.

JOHN. — C'est stupide. Si j'épouse une charmante jeune fille comme Gwendoline, c'est la seule jeune fille que j'aie vue de ma vie que je voudrais épouser, je ne désirerai certainement pas connaître Bombour.

ALGERNON. — Alors ce sera votre femme qui le connaîtra. Vous ne paraissez pas vous rendre compte que, dans un ménage, on est à l'aise à trois et non à deux.

JOHN, *d'un ton sentencieux*. — Voilà, mon cher et jeune ami, la théorie que le Drame français corrompu a mise en avant au cours de ces cinquante dernières années.

ALGERNON. — Oui, et que l'heureux foyer anglais a mis en évidence en moitié moins de temps.

JOHN. — Pour l'amour du ciel, ne faites donc pas le cynique. Rien de plus facile que d'être cynique.

ALGERNON. — Mon cher, il n'est pas facile

l'être quoi que ce soit, aujourd'hui. Il y a ellement de sacrée concurrence. *(On entend ne sonnette électrique.)* Ah ! Ce doit être ante Augusta. Il n'y a que la famille ou les réanciers pour sonner sur ce ton wagnérien. Voyons, si je l'écarte pendant dix minutes, de orte que vous ayez l'occasion de faire votre déclaration à Gwendoline, puis-je dîner avec ous chez Willis ce soir ?

JOHN. — Je pense que oui, si vous le voulez.

ALGERNON. — Oui, mais il faut que ce soit érieux. Je déteste les gens qui ne prennent as les repas au sérieux. C'est tellement superficiel de leur part.

Entre Lane.

LANE. — Lady Bracknell et miss Fairfax.

Algernon s'avance à leur rencontre. Entrent lady Bracknell et Gwendoline.

LADY BRACKNELL. — Bonjour, mon cher Algernon, j'espère que vous vous conduisez bien.

ALGERNON. — Je me sens fort bien, tante Augusta.

LADY BRACKNELL. — Ce n'est pas tout à fait la même chose. En fait, les deux choses vont rarement de pair.

Elle voit John et le salue avec une froideur glaciale.

ALGERNON, *à Gwendoline.* — Mon dieu ! que vous êtes chic !

GWENDOLINE. — Je suis toujours chic ! N'est-ce pas, Mr. Worthing ?

JOHN. — Vous êtes absolument parfaite, miss Fairfax.

GWENDOLINE. — Oh ! J'espère bien que je ne le suis pas. Cela ne laisserait pas de place pour des développements. Et j'ai l'intention de me développer dans maintes directions.

Gwendoline et John s'asseoient ensemble dans le coin.

LADY BRACKNELL. — Je m'excuse pour notre petit retard, Algernon, mais j'ai été obligée de passer chez cette chère lady Harbury. Je n'y étais pas allée depuis la mort de son pauvre mari. Je n'ai jamais vu une femme aussi changée, elle a rajeuni de vingt ans. Et maintenant, je prendrai bien une tasse de thé, avec un de ces délicieux sandwiches au concombre que vous m'avez promis.

ALGERNON. — Mais bien sûr, tante Augusta.

Il va à la table à thé.

LADY BRACKNELL. — Vous ne venez pas vous asseoir ici, Gwendoline ?

GWENDOLINE. — Merci, maman. Je suis très confortable où je suis.

ALGERNON, *prenant avec horreur l'assiette vide.* — Dieu du Ciel ! Lane ! Pourquoi n'y a-t-il pas de sandwiches au concombre ? Je les ai commandés spécialement.

LANE, *gravement.* — Il n'y avait pas de concombres au marché ce matin, monsieur. J'y suis allé deux fois.

ALGERNON. — Pas de concombres !

LANE. — Non, monsieur. Pas même contre argent comptant.

ALGERNON. — Ça va, Lane, merci.

LANE. — Merci, monsieur.

Il sort.

ALGERNON. — Je suis tout à fait désolé, tante Augusta, qu'il n'y ait pas eu de concombres, pas même pour argent comptant.

LADY BRACKNELL. — Cela n'a vraiment aucune importance, Algernon. J'ai pris quelques galettes avec lady Harbury, qui me paraît vivre entièrement pour le plaisir maintenant.

ALGERNON. — J'ai entendu dire que ses cheveux sont devenus tout dorés de chagrin.

LADY BRACKNELL. — Il est certain qu'ils ont changé de couleur. Pour quelle raison, je ne saurais, moi, le dire. *(Algernon passe et offre du thé.)* Merci. Je vous réserve une grande joie ce soir, Algernon. Je vous prierai de donner le bras à Mary Farquhar. C'est une femme si charmante, et si pleine d'attentions pour son mari. C'est un délice de les observer.

ALGERNON. — J'ai bien peur, tante Augusta, que je ne sois obligé de me priver du plaisir de dîner avec vous ce soir, en fin de compte.

LADY BRACKNELL. — J'espère bien que non, Algernon. Cela dérangerait complètement ma table. Votre oncle serait obligé de manger en haut. Heureusement il en a l'habitude.

ALGERNON. — C'est une vraie corvée, et, j'ai à peine besoin de vous le dire, un terrible désappointement pour moi, mais je viens de recevoir un télégramme m'annonçant que mon pauvre ami Bombour est de nouveau très malade. *(Il échange un coup d'œil avec John.)* On semble penser que je devrais être auprès de lui.

LADY BRACKNELL. — C'est bien étrange. Ce Mr. Bombour paraît avoir une santé curieusement mauvaise.

ALGERNON. — Oui, ce pauvre Bombour est terriblement malade.

LADY BRACKNELL. — Je dois vous dire, Algernon, que je pense qu'il est grand temps que ce Mr. Bombour prenne une décision : doit-il vivre ou mourir ? Ces atermoiements sont absurdes. Et je n'approuve nullement la sympathie moderne pour les malades. Je considère cela comme morbide. La maladie, quelle qu'elle soit, n'est guère une chose à encourager chez autrui. La santé est le devoir primordial de la vie. C'est ce que je ne cesse de dire à votre pauvre oncle, mais il ne paraît jamais s'en apercevoir... en ce qui concerne l'amélioration de son état. Je vous serais très obligée de demander à M. Bombour, de ma

part, d'avoir la bonté de ne pas avoir de rechute samedi, car je compte sur vous pour organiser ma musique. C'est ma dernière réception, et on veut quelque chose qui encourage à la conversation, surtout à la fin de la saison, alors que chacun a dit, en fait, tout ce qu'il pouvait avoir à dire, ce qui, dans la plupart des cas, n'était probablement pas grand'chose.

ALGERNON. — Je parlerai à Bombour, tante Augusta, s'il a encore sa conscience, et je crois pouvoir vous promettre qu'il ira très bien samedi. Bien sûr, la musique présente une grosse difficulté. Voyez-vous, si on joue de la bonne musique, les gens n'écoutent pas, et si on joue de la mauvaise musique, les gens ne causent pas. Mais je vais revoir le programme que j'ai préparé, si vous voulez bien me suivre dans la pièce à côté un instant.

LADY BRACKNELL. — Merci, Algernon. C'est très gentil d'y avoir pensé. *(Elle se lève et suit Algernon.)* Je suis sûre que ce programme sera charmant, après quelques expurgations. Les chansons françaises, je ne puis absolument pas les autoriser. Les gens semblent penser qu'elles ne sont pas convenables ; ou bien ils prennent l'air choqué, ce qui est vulgaire, ou bien ils rient, ce qui est pire. Mais l'Allemand semble être une langue parfaitement convenable, et je crois que c'est vrai. Gwendoline, vous allez m'accompagner.

GWENDOLINE. — Mais oui, maman.

Lady Bracknell et Algernon passent dans le salon de musique, Gwendoline reste en arrière.

JOHN. — Journée délicieuse, miss Fairfax.

GWENDOLINE. — Je vous en prie, ne me parlez pas du temps, Mr. Worthing. Chaque fois que les gens me parlent du temps, j'ai toujours la certitude qu'il veulent parler d'autre chose. Cela me donne de l'inquiétude.

JOHN. — Oui, j'ai autre chose à dire.

GWENDOLINE. — Je le pensais bien. A vrai dire, je ne me trompe jamais.

JOHN. — Et je voudrais que vous me permettiez de profiter de l'absence momentanée de lady Bracknell...

GWENDOLINE. — Je vous le conseille certainement. Maman a une façon de rentrer subitement dans une pièce sur laquelle j'ai souvent eu à lui faire des observations.

JOHN, *avec nervosité.* — Miss Fairfax, depuis que je vous ai rencontrée, je vous admire plus qu'aucune jeune fille... que j'aie rencontrée... depuis que je vous ai rencontrée.

GWENDOLINE. — Oui, je m'en suis parfaitement rendu compte. Et souvent je souhaite qu'en public, tout au moins, vous soyez plus démonstratif. Pour moi, vous avez toujours eu une irrésistible fascination. Avant même de vous connaître, vous étiez loin de m'être indifférent. *(John la regarde avec ahurissement.)* Nous vivons, Mr. Worthing, j'espère ne pas me tromper, dans une ère d'idéal. C fait est constamment mentionné dans l revues les plus coûteuses, et a même atteir les chaires provinciales, à ce que j'ai entend dire. Et mon idéal a toujours été d'aime quelqu'un du nom de Fidèle. Il y a dans c nom quelque chose qui inspire une confianc absolue. A l'instant où Algernon me dit pou la première fois qu'il avait un ami nomm Fidèle, j'ai su que ma destinée était de vou aimer.

JOHN. — Vraiment, vous m'aimez, Gwendo line ?

GWENDOLINE. — Passionnément !

JOHN. — Ma chérie ! Vous ne savez pa quel bonheur vous me donnez !

GWENDOLINE. — Mon Fidèle !

JOHN. — Mais vous ne voulez pas vraimen dire que vous ne pourriez pas m'aimer si mo nom n'était pas Fidèle ?

GWENDOLINE. — Mais votre nom est Fidèl

JOHN. — Oui, je le sais. Mais supposons qu ce soit un autre nom. Voulez-vous dire qu vous ne pourriez plus m'aimer ?

GWENDOLINE, *avec volubilité.* — Ah ! c'es là clairement une spéculation métaphysiqu et comme la plupart des spéculations méta physiques, elle n'a que peu de rapports ave les faits mêmes de la vie réelle, tels que nou les connaissons.

JOHN. — Personnellement, ma chérie, et e toute franchise, je n'aime pas beaucoup l nom de Fidèle... Je ne trouve pas qu'il m'aill du tout.

GWENDOLINE. — Il vous va à la perfection C'est un nom divin. Il porte en lui sa musiqu Il émet des vibrations.

JOHN. — Mais vraiment, Gwendoline, je doi dire que je trouve qu'il y a des quantités d noms plus jolis. Je trouve que John, pa exemple, est un nom charmant.

GWENDOLINE. — John ?... Non, il y a fo peu de musique dans le nom de John, et mêm pas du tout, à vrai dire. Cela ne vous remu pas. Cela ne produit absolument aucun vibration... J'ai connu plusieurs John, et il étaient tous, sans exception, d'une banalit au-dessous de la moyenne. Et je plains un femme mariée à un homme du nom de Joh Il ne lui serait probablement jamais permi de connaître le plaisir exaltant d'un seu moment de solitude. Le seul nom qui offr toute garantie, c'est Fidèle.

JOHN. — Gwendoline, il faut que je me fass baptiser immédiatement... je veux dire, i faut que nous nous marions immédiatemen Il n'y a pas de temps à perdre.

GWENDOLINE.— Nous marier, Mr. Worthing

JOHN, *frappé de stupeur.* — Mais... bien sû Vous savez que je vous aime, et vous m'ave amené à croire, miss Fairfax, que je ne vou étais pas absolument indifférent.

GWENDOLINE. — Je vous adore. Mais vous n m'avez pas encore demandée en mariag

Rien n'a encore été dit sur le mariage. Nous n'avons même pas abordé le sujet.

JOHN. — Eh bien !... puis-je faire ma demande maintenant ?

GWENDOLINE. — Je pense que ce serait une admirable occasion. Et afin de vous éviter toute possibilité de désappointement, Mr. Worthing, je crois loyal de vous dire très franchement d'avance que je suis pleinement décidée à vous accepter.

JOHN. — Gwendoline !

GWENDOLINE. — Oui, Mr. Worthing, qu'avez-vous à me dire ?

JOHN. — Vous le savez, ce que j'ai à vous dire.

GWENDOLINE. — Oui, mais vous ne le dites pas.

JOHN. — Gwendoline, voulez-vous m'épouser ?

Il met un genou à terre.

GWENDOLINE. — Bien sûr que oui, mon chéri. Il vous en a fallu du temps ! Je crains que vous n'ayez guère d'expérience de la façon de faire une demande en mariage.

JOHN. — La mienne ; je n'ai jamais aimé personne au monde que vous.

GWENDOLINE. — Oui, mais les hommes font souvent des demandes à titre d'entraînement. Je sais que c'est ce que fait mon frère Gérald. Toutes mes amies me le disent. Quels yeux merveilleusement bleus vous avez, Fidèle ! Ils sont bleus, bleus, tout à fait bleus. J'espère que vous me regarderez toujours exactement comme cela, particulièrement quand il y aura des gens pour nous voir.

Entre lady Bracknell.

LADY BRACKNELL. — Quittez, monsieur, cette posture à demi couchée. Elle est du plus mauvais goût.

GWENDOLINE, *il essaye de se relever, elle l'en empêche.* — Maman ! Je dois vous prier de vous retirer. Vous n'êtes pas à votre place ici. De plus, Mr. Worthing n'a pas encore tout à fait terminé.

LADY BRACKNELL. — Terminé quoi ? Puis-je le demander ?

GWENDOLINE. — Je suis fiancée à Mr. Worthing, maman.

Ils se lèvent ensemble.

LADY BRACKNELL. — Je vous demande pardon, vous n'êtes fiancée à personne. Lorsque vous le serez, fiancée, à quelqu'un, moi, ou votre père, si sa santé le lui permet, vous le ferons connaître. Les fiançailles doivent tomber sur une jeune fille comme une surprise, agréable ou désagréable, suivant le cas. Ce n'est guère une question qu'on puisse lui permettre de règler par elle-même... Et maintenant, j'ai un certain nombre de questions à vous poser, Mr. Worthing. Pendant que je prends ces renseignements, vous, Gwendoline, vous irez m'attendre en bas dans la voiture.

GWENDOLINE, *d'un ton de reproche.* — Maman !

LADY BRACKNELL. — Dans la voiture, Gwendoline ! *(Gwendoline se dirige vers la porte. John et elle s'envoient des baisers derrière le dos de lady Bracknell. Lady Bracknell regarde vaguement autour d'elle comme si elle n'arrivait pas à savoir ce qu'est ce bruit. Finalement, elle se retourne.)* Gwendoline, la voiture !

GWENDOLINE. — Oui, maman.

Elle sort en regardant John par-dessus son épaule.

LADY BRACKNELL, *elle s'assied.* — Vous pouvez prendre un siège, Mr. Worthing.

Elle cherche dans sa poche un carnet et un crayon.

JOHN. — Merci, lady Bracknell, je préfère rester debout.

LADY BRACKNELL. — Je me sens obligée de vous dire que vous n'êtes pas sur ma liste de fiancés possibles, bien que j'aie la même liste que cette chère duchesse de Bolton. En fait, nous travaillons ensemble. Cependant je suis toute prête à inscrire votre nom, si vos réponses sont telles qu'une tendre mère peut les désirer. Fumez-vous ?

JOHN. — Et bien ! Je dois reconnaître que je fume.

LADY BRACKNELL. — Je suis heureuse de l'apprendre. Il faut toujours qu'un homme ait quelque occupation. Il y a bien trop d'hommes oisifs à Londres comme ça. Quel âge avez-vous ?

JOHN. — Vingt-neuf ans.

LADY BRACKNELL. — Très bien comme âge pour se marier. J'ai toujours été d'avis qu'un homme qui veut se marier devrait ou bien tout connaître ou ne rien connaître. Lequel des deux, pour vous ?

JOHN, *après quelqu'hésitation.* — Je ne connais rien, lady Bracknell.

LADY BRACKNELL. — Je suis heureuse de l'apprendre. Je n'approuve rien de ce qui vient gâcher l'ignorance naturelle. L'ignorance est un fruit exotique délicat : touchez-y, et son velouté est parti. La théorie entière de l'éducation moderne est radicalement fausse. Heureusement qu'en Angleterre, tout au moins, l'éducation ne produit aucune espèce d'effet. Si elle en avait, elle se montrerait un sérieux danger pour les classes supérieures, et conduirait sans doute à des actes de violence dans Grosvenor Square. Quel est votre revenu ?

JOHN. — Entre sept et huit mille livres par an.

LADY BRACKNELL, *elle prend note sur son carnet.* — En terres ou en valeurs.

JOHN. — En valeurs, principalement.

LADY BRACKNELL. — Cela est satisfaisant. Avec, d'une part, les droits qu'on attend de vous pendant votre vie, et les droits qu'on prélève sur vous à votre mort, la terre a cessé d'être un profit ou un plaisir. Elle vous donne un certain rang et vous empêche de le tenir. Voilà tout ce qu'il y a à dire sur la terre.

JOHN. — J'ai une maison à la campagne, avec un peu de terre, naturellement, autour, environ quinze cents acres, je crois, mais je ne compte pas là-dessus pour mon véritable revenu. A vrai dire, autant que je puisse savoir, les braconniers sont les seuls qui en tirent quelque chose.

LADY BRACKNELL. — Une maison à la campagne ! Combien de pièces ? Enfin cette question pourra être éclaircie plus tard. Vous avez une maison de ville, j'espère ? Une jeune fille d'une nature simple, fraîche comme Gwendoline, on ne saurait s'attendre à ce qu'elle vive à la campagne.

JOHN. — J'ai une maison dans Belgrave Square, mais elle est louée à l'année à lady Bloxham. Bien entendu, je pourrai changer cela quand je voudrai, avec un préavis de six mois.

LADY BRACKNELL. — Lady Bloxham ? Je ne la connais pas.

JOHN. — Oh ! elle sort très peu. C'est une dame d'un âge très avancé.

LADY BRACKNELL. — Ah, de nos jours ce n'est pas une garantie d'honorabilité. Quel numéro, dans Belgrave Square ?

JOHN. — Cent quarante-neuf.

LADY BRACKNELL, *secouant la tête.* — Le côté qui n'est pas chic. Je pensais bien qu'il y avait quelque chose. Cependant on pourrait facilement modifier cela.

JOHN. — Voulez-vous dire la mode ou le côté ?

LADY BRACKNELL, *sévèrement.* — Les deux, s'il le fallait, je pense. Quelles sont vos opinions politiques ?

JOHN. — Je crains bien de n'en pas avoir. Je suis Libéral-Unioniste.

LADY BRACKNELL. — Oh ! Ils comptent comme Tories. Ils dînent avec nous. Ou du moins viennent après-midi. Passons maintenant à des questions secondaires. Vos parents sont-ils vivants ?

JOHN. — Je les ai perdus tous les deux.

LADY BRACKNELL. — Perdre un de ses parents, Mr. Worthing, peut être considéré comme une malchance, les perdre tous les deux apparaît comme de la négligence. Qui était votre père ? C'était évidemment un homme d'une certaine fortune. Etait-il né dans ce que les journaux socialistes appellent la pourpre du commerce, ou bien sortait-il des rangs de l'aristocratie ?

JOHN. — J'ai bien peur de n'en rien savoir vraiment. Le fait est, lady Bracknell, que j'ai dit que j'avais perdu mes parents. Il serait plus près de la vérité de dire que mes parents semblent m'avoir perdu... Je ne sais pas en fait qui je suis de naissance. J'ai été... oui, voilà, j'ai été trouvé.

LADY BRACKNELL. — Trouvé !

JOHN. — Feu Mr. Thomas Cardew, un vieux monsieur d'une nature très charitable et très bonne, m'a trouvé et m'a donné le nom de Worthing parce qu'il se trouvait avoir dans sa poche un billet de première classe pour Worthing à ce moment-là.. Worthing est dans le Sussex. C'est une station balnéaire.

LADY BRACKNELL. — Où ce monsieur charitable, qui avait un billet de première classe pour cette station balnéaire, vous a-t-il trouvé ?

JOHN. — Dans un sac.

LADY BRACKNELL. — Un sac ?

JOHN, *très sérieusement.* — Oui, lady Bracknell. J'étais dans un sac — un sac en cuir noir, assez grand, avec des poignées — en fait, un sac ordinaire.

LADY BRACKNELL. — En quel lieu ce monsieur James ou Thomas Cardew se trouva-t-il face à face avec ce sac ordinaire ?

JOHN. — A la consigne de la gare de Victoria. Il lui fut remis par erreur à la place du sien.

LADY BRACKNELL. — La consigne de la gare de Victoria ?

JOHN. — Ligne de Brighton.

LADY BRACKNELL. — Peu importe la ligne Mr. Worthing, j'avoue que je me sens quelque peu effarée par ce que vous venez de me dire. Naître, ou du moins être élevé, dans un sac avec ou sans poignées, me paraît manifester un dédain des convenances courantes de la vie de famille, qui rappelle les pires excès de la Révolution Française. Et je présume que vous savez à quoi a mené ce regrettable mouvement ? Pour ce qui est du lieu particulier où ce sac fut trouvé, une consigne de gare pourrait servir à dissimuler une incongruité sociale — et il est probable qu'il a déjà servi à cette fin — mais on ne saurait guère le considérer comme une base ferme pour vous assurer une position reconnue dans la bonne société.

JOHN. — Puis-je vous demander, dans ce cas, ce que vous me conseillez de faire ? J'ai à peine besoin de dire que je ferais tout au monde pour assurer le bonheur de Gwendoline.

LADY BRACKNELL. — Je vous conseillerai vivement, Mr. Worthing, d'essayer de vous procurer de la famille le plus vite possible et de faire un effort précis pour fournir tout au moins un de vos parents, de l'un ou l'autre sexe, avant la fin de la saison.

JOHN. — Je ne vois pas très bien comment je pourrais m'arranger pour y arriver. Je peux montrer le sac n'importe quand. Il est dans mon cabinet de toilette chez moi. Je suppose que vraiment cela devrait vous suffire lady Bracknell.

LADY BRACKNELL. — Moi, monsieur ! En uoi cela me concerne-t-il ? Vous ne pouvez ans doute pas imaginer que moi-même et ord Bracknell pourrions rêver de permettre notre fille unique — une jeune fille élevée vec la plus grande sollicitude — de s'allier vec une consigne et de contracter mariage vec un colis ! Au revoir, Mr. Worthing !

Lady Bracknell sort dignement dans un beau mouvement d'indignation majestueuse.

JOHN. — Au revoir. *(Algernon, dans la ièce voisine, attaque la marche nuptiale. ohn a l'air absolument furieux, et se dirige ers la porte.)* Pour l'amour du ciel, ne jouez as cet air lugubre, Algy ! Ce que vous pouvez tre idiot !

La musique cesse et Algernon entre d'un air réjoui.

ALGERNON. — Ça n'a pas bien marché, mon ieux ? Vous ne voulez pas dire que Gwendoine vous a refusé ? Je sais que c'est une de es manies. Elle passe son temps à refuser es gens. J'estime que c'est de la malveillance le sa part.

JOHN. — Oh ! Gwendoline est parfaite. En e qui la concerne nous sommes fiancés. Sa ière est proprement insupportable. Je n'ai amais rencontré pareille Gorgone... Je ne sais as exactement à quoi ressemble une Gorgone, ais je suis sûr et certain que lady Bracknell n est une. En tout cas, c'est un monstre, ans être un mythe, ce qui n'est guère juste... Excusez-moi, Algy, je pense que je ne devrais as parler ainsi de votre tante devant vous.

ALGERNON. — Mon cher ami, j'adore ntendre dire du mal de ma famille. C'est la eule chose qui peut me la rendre supporable. La famille est un ramassis de gens astidieux, qui n'ont pas le moindre sens du avoir-vivre ni le moindre instinct du savoir-nourir.

JOHN. — Oh ! c'est stupide !

ALGERNON. — Mais non !

JOHN. — Bon, je ne discute pas. Vous voulez oujours discuter sur toutes choses.

ALGERNON. — C'est exactement ce pourquoi es choses furent créées à l'origine.

JOHN. — Ma parole, si je le croyais, je me uiciderais... *(Un temps.)* Vous ne pensez pas u'il y ait aucun risque de voir Gwendoline levenir comme sa mère dans cent cinquante ns environ, n'est-ce pas, Algy ?

ALGERNON. — Toutes les femmes deviennent omme leurs mères. C'est leur tragique destin. ucun homme ne devient comme la sienne. 'est là son destin tragique.

JOHN. — C'est intelligent, ce que vous venez le dire ?

ALGERNON. — C'est exprimé à la perection ! et c'est tout aussi vrai que n'importe quelle remarque d'un civilisé a besoin de l'être.

JOHN. — J'ai la nausée de l'intelligence ! Tout le monde est intelligent de nos jours. Vous ne pouvez aller nulle part sans rencontrer des gens intelligents. C'est devenu un véritable fléau public. Si seulement il restait encore quelques imbéciles !

ALGERNON. — Il y en a.

JOHN. — J'aurais un plaisir extrême à les rencontrer. De quoi parlent-ils ?

ALGERNON. — Les imbéciles ? Oh ! des gens intelligents, naturellement.

JOHN. — Quels imbéciles !

ALGERNON. — A propos, avez-vous dit à Gwendoline la vérité sur le fait que vous êtes Fidèle à la ville et John à la campagne ?

JOHN, *d'un air très protecteur.* — Mon cher ami, la vérité n'est pas le genre de chose qu'on dit à une charmante jeune fille, délicate et raffinée. Quelles idées extraordinaires vous avez sur la façon de se conduire à l'égard d'une femme !

ALGERNON. — La seule façon de se conduire à l'égard d'une femme, c'est de lui faire la cour si elle est jolie, ou de la faire à une autre si elle est quelconque.

JOHN. — Oh ! c'est absurde !

ALGERNON. — Et votre frère ? Que devient ce dissolu de Fidèle ?

JOHN. — Oh ! avant la fin de la semaine j'en serai débarrassé. Je vais dire qu'il est mort à Paris, d'apoplexie. Beaucoup de gens meurent très subitement d'apoplexie, n'est-ce pas ?

ALGERNON. — Oui, mais c'est héréditaire, mon cher ami. C'est une de ces tares qui courent dans certaines familles. Vous feriez bien mieux de dire un grave refroidissement.

JOHN. — Vous êtes certain qu'un grave refroidissement, ce n'est pas héréditaire ?

ALGERNON. — Bien sûr que non !

JOHN. — Très bien, alors. Mon pauvre frère Fidèle est emporté par un grave refroidissement, subitement, à Paris. Cela nous en débarrasse.

ALGERNON. — Mais je croyais que vous m'aviez dit que... miss Cardew s'intéressait un peu trop à votre pauvre frère Fidèle ? Ne ressentira-t-elle pas trop sa perte ?

JOHN. — Oh ! Cela n'est rien. Cécile n'est pas une petite sotte romanesque, je suis heureux de le dire. Elle a un appétit magnifique, fait de longues promenades à pied, et ne fait aucune attention à ses leçons.

ALGERNON. — J'aimerais assez voir Cécile.

JOHN. — Je veillerai soigneusement à ce que vous ne la voyiez jamais. Elle est extrêmement jolie, et vient tout juste d'avoir dix-huit ans.

ALGERNON. — Avez-vous dit à Gwendoline que vous aviez une pupille extrêmement jolie et qui vient tout juste d'avoir dix-huit ans ?

JOHN. — On ne lâche pas ces choses, comme ça, à la face des gens. Il est absolument

certain que Cécile et Gwendoline seront les plus grandes amies. Je vous parierai n'importe quoi qu'une demi-heure après s'être rencontrées, elle s'appelleront « ma sœur ».

ALGERNON. — Les femmes ne font ça qu'après s'être traitées de toutes sortes d'autres noms auparavant. Mais, mon cher, si nous voulons avoir une bonne table chez Willis, il faut que nous allions nous habiller. Savez-vous qu'il est près de sept heures ?

JOHN, *d'un ton irrité.* — Oh ! il est toujours près de sept heures !

ALGERNON. — J'ai faim.

JOHN. — Je ne vous ai jamais vu que vous n'ayez faim...

ALGERNON. — Que ferons-nous après dîner ? Le théâtre ?

JOHN. — Oh non ! Je déteste écouter !

ALGERNON. — Alors, allons au Club ?

JOHN. — Oh non ! J'ai horreur de parler.

ALGERNON. — Alors, nous pourrions faire un tour du côté de l'Empire à dix heures ?

JOHN. — Oh non ! Je ne peux supporter de regarder les choses. C'est si stupide.

ALGERNON. — Alors, que ferons-nous ?

JOHN. — Rien !

ALGERNON. — C'est bougrement pénible de ne rien faire. Pourtant, je ne rechigne pas à une tâche pénible quand il n'y a pas de but précis d'aucune espèce.

Entre Lane.

LANE. — Miss Fairfax.

Entre Gwendoline. Lane sort.

ALGERNON. — Gwendoline ! ma parole !

GWENDOLINE. — Algy, ayez la bonté de tourner le dos. J'ai quelque chose de très personnel à dire à Mr. Worthing.

ALGERNON. — Vraiment, Gwendoline, je ne pense pas pouvoir autoriser ce genre de chose.

GWENDOLINE. — Algy, vous adoptez toujours une attitude strictement immorale à l'égard de la vie. Vous n'êtes pas encore assez vieux pour cela.

Algernon se retire près de la cheminée.

JOHN. — Ma chérie !

GWENDOLINE. — Fidèle, il se peut que nous ne nous mariions jamais. D'après l'expression du visage de maman, je crains bien que ce ne soit jamais. Peu de parents, de nos jours, ont quelque considération pour ce que leur disent leurs enfants. Le vieux respect pour les jeunes se meurt rapidement. Ce que j'ai jamais pu avoir d'influence sur maman, je l'ai perdu à l'âge de trois ans. Mais bien qu'elle puisse nous empêcher de devenir mari et femme, et que je puisse épouser quelqu'un d'autre, et me marier souvent, rien de ce qu'elle pourra jamais faire ne pourra change mon éternelle tendresse pour vous.

JOHN. — Chère Gwendoline !

GWENDOLINE. — L'histoire de votre roma nesque origine, telle que maman me l rapportée, avec des commentaires dés gréables, a naturellement fait vibrer l fibres les plus intimes de ma nature. Vot prénom exerce une fascination irrésistibl La simplicité de votre personne vous ren exquisement incompréhensible pour moi. J' votre adresse à *l'Albany*. Quelle est vot adresse à la campagne ?

JOHN. — Le Manoir, Wolton, Herefordshir

Algernon qui a soigneusement écout sourit pour lui-même, et note l'adress sur sa manchette. Puis il prend l'ind cateur des chemins de fer.

GWENDOLINE. — Il y a un bon servic postal, je suppose ? Il peut devenir nécessair de faire quelque chose de désespéré. Cel naturellement exigera mûre réflexion. Je ser en communication quotidienne avec vous.

JOHN. — Oh ! mon aimée !

GWENDOLINE. — Combien de temps reste vous à Londres ?

JOHN. — Jusqu'à lundi.

GWENDOLINE. — Bien ! Algy, vous pouve vous retourner, maintenant.

ALGERNON. — Merci. Je me suis dé retourné.

GWENDOLINE. — Vous pouvez aussi sonne

JOHN. — Vous me permettrez de vou accompagner jusqu'à votre voiture, m chérie ?

GWENDOLINE. — Certainement.

JOHN, *à Lane qui entre.* — Je vais raccom pagner Miss Fairfax.

LANE. — Bien, monsieur.

John et Gwendoline sortent. Lane pr sente plusieurs lettres à Algernon su un plateau. On peut supposer qu ce sont des factures, comme Algernon après un coup d'œil aux enveloppe les déchire.

ALGERNON. — Lane, un verre de sherry.

LANE. — Bien, monsieur.

ALGERNON. — Demain, Lane, je vais ch Bombour.

LANE. — Bien, monsieur.

ALGERNON. — Je ne rentrerai probablemen pas avant lundi. Vous pouvez préparer mo habit, mon smoking, et tous les costumes d Bombourisme.

LANE. — Bien, monsieur.

Il lui présente le sherry.

ALGERNON. — J'espère que demain sera un belle journée, Lane.

LANE. — Demain n'est jamais une belle ournée, monsieur.

ALGERNON. — Vous êtes un parfait pessiiste, Lane.

LANE. — Je fais de mon mieux pour donner atisfaction à Monsieur.

Entre John. Lane sort.

JOHN. — Voilà une jeune fille sensée, intelectuelle, la seule jeune fille que j'aie jamais imée de ma vie. *(Algernon s'esclaffe.)* Qu'este qui peut bien vous amuser ainsi ?

ALGERNON. — Oh ! je suis un peu inquiet u sujet de ce pauvre Bombour, voilà tout.

JOHN. — Si vous n'y prenez garde, votre ami Bombour vous mettra dans de fichues histoires un jour ou l'autre.

ALGERNON. — J'adore les histoires. Ce sont les seules choses qui ne soient jamais sérieuses.

JOHN. — Oh ! c'est absurde, Algy. Vous ne dites jamais que des absurdités.

ALGERNON. — Comme tout le monde !

John le regarde d'un air indigné, et quitte la pièce. Algernon allume une cigarette, lit ce qu'il a écrit sur sa manchette, et sourit.

RIDEAU

ACTE II

Le jardin du Manoir. Le jardin, d'un genre émodé, est plein de roses. Nous sommes au ois de juillet. Des fauteuils de jardin et une ble couverte de livres sont disposés sur les elouses. Au lever du rideau, miss Prism est ssise à la table. Cécile arrose les fleurs.

MISS PRISM, *appelant.* — Cécile, Cécile ! ans aucun doute, un travail aussi utilitaire ue l'arrosage des fleurs est le devoir de oulton plutôt que le vôtre ! Spécialement ors que des plaisirs intellectuels vous tendent. Votre grammaire allemande est sur table. Veuillez l'ouvrir à la page quinze. ous allons reprendre la leçon d'hier.

CÉCILE, *remontant très lentement.* — Mais n'aime pas l'Allemand. Ce n'est un langage yant du tout. Je sais parfaitement que j'ai air très quelconque après ma leçon Allemand.

MISS PRISM. — Mon enfant, vous savez à uel point votre tuteur est désireux de vous oir faire des progrès à tous points de vue. a particulièrement insisté sur votre llemand quand il est parti pour Londres, er. A vrai dire, il insiste toujours sur votre llemand quand il part pour Londres.

CÉCILE. — Ce cher oncle John est si rieux ! Parfois il est si sérieux que je pense 'il doit être souffrant.

MISS PRISM, *se redressant.* — Votre tuteur jouit de la meilleure des santés et la gravité de son maintien est spécialement louable chez un homme relativement jeune comme lui. Je ne connais personne qui ait un sentiment aussi élevé de son devoir et de sa responsabilité.

CÉCILE. — C'est sans doute pour cela qu'il a souvent l'air de s'embêter un peu quand nous sommes tous les trois.

MISS PRISM. — Cécile ! Vous m'étonnez ! Mr. Worthing a beaucoup d'ennuis dans sa vie. Une jovialité oiseuse et insignifiante serait hors de mise dans sa conversation. Il faut vous souvenir de son inquiétude constante au sujet de son malheureux jeune homme de frère.

CÉCILE. — Je voudrais qu'oncle John autorise ce malheureux jeune homme à venir ici quelquefois. Nous pourrions avoir une heureuse influence sur lui, miss Prism. Je suis sûre que vous, vous en auriez une. Vous connaissez l'Allemand et la géologie, et ce genre de choses influe beaucoup sur un homme.

Cécile se met à écrire dans son journal.

MISS PRISM, *hochant la tête.* — Je ne crois pas que même moi, je pourrais avoir aucun

effet sur une nature qui, de l'aveu même de son propre frère, est irrémédiablement faible et indécise. Vraiment, je me demande si je désirerais le ramener dans la bonne voie. Je n'en suis pas pour cette moderne manie de changer les mauvais en bons en un tour-nemain. Que chacun récolte ce qu'il a semé. Il faut laisser votre journal, Cécile. Je ne vois pas du tout pourquoi vous tiendriez un journal.

CÉCILE. — Je tiens un journal pour y noter les merveilleux secrets de ma vie. Si je ne les inscrivais pas, je les oublierais sans doute complètement.

MISS PRISM. — La mémoire, ma chère Cécile, est le journal que nous portons tous sur nous.

CÉCILE. — Oui, mais elle retient généralement les choses qui ne sont jamais arrivées, et qui ne pourraient jamais arriver. Je crois que la mémoire est responsable de presque tous les romans en trois volumes que la maison Mudie nous envoie.

MISS PRISM. — Ne parlez pas avec dédain des romans en trois volumes, Cécile. J'en ai écrit un moi-même, jadis.

CÉCILE. — Vraiment, miss Prism ? Comme vous êtes intelligente ! J'espère qu'il ne se terminait pas bien ? Je n'aime pas les romans qui finissent bien. Cela me démoralise.

MISS PRISM. — Les Bons finissaient bien, les Méchants finissaient mal. Voilà ce que signifie la Fiction.

CÉCILE. — Probablement. Mais cela paraît tellement injuste. Et votre roman fut-il jamais édité ?

MISS PRISM. — Non. Hélas ! Le manuscrit fut malheureusement abandonné. *(Cécile sursaute.)* J'emploie ce mot dans le sens de perdu ou égaré. Au travail, mon enfant. Ces spéculations sont sans profit.

CÉCILE, *souriant.* — Mais je vois ce cher Mr. Chasuble qui vient à travers le jardin.

MISS PRISM, *elle se lève et s'avance.* — Dr. Chasuble ! En voilà un plaisir !

Entre le Dr. Chasuble.

CHASUBLE. — Et comment allons-nous, ce matin ? Miss Prism, je veux le croire, vous allez bien ?

CÉCILE. — Miss Prism se plaignait à l'instant d'un léger mal de tête. Je crois qu'une petite promenade dans le parc, avec vous, Dr. Chasuble, lui ferait le plus grand bien.

MISS PRISM. — Cécile, je n'ai jamais parlé d'un mal de tête.

CÉCILE. — Non, chère miss Prism, je le sais, mais j'ai senti instinctivement que vous aviez mal à la tête. En vérité, c'est à cela que je pensais, et non pas à ma leçon d'Allemand, quand le Pasteur est arrivé.

CHASUBLE. — J'espère, Cécile, que vous n'êtes pas inattentive.

CÉCILE. — Oh ! je crains bien que si.

CHASUBLE. — Voilà qui est étrange. Eussé-la bonne fortune d'être l'élève de miss Pris je serais suspendu à ses lèvres. *(Miss Pris le foudroie du regard.)* Je parlais par mét phore. Ma métaphore était tirée des abeill Hum ! Mr. Worthing, je suppose, n'est p encore rentré de Londres ?

MISS PRISM. — Nous ne l'attendons p avant lundi après-midi.

CHASUBLE. — Ah oui ! généralement il l plaît de passer le dimanche à Londres. C voit bien qu'il n'est pas de ceux dont le se et unique but est de s'amuser, comme ce semble être le cas, selon toute vraisemblanc pour ce malheureux jeune homme, son frèr Mais il ne faut pas que je dérange Egérie son élève plus longtemps.

MISS PRISM. — Egérie ? Mon nom e Laetitia, docteur.

CHASUBLE, *saluant.* — Simplement un allusion classique, tirée des auteurs païen Nul doute que je vous voie toutes deux vêpres ?

MISS PRISM. — Je crois, mon cher docteu que je ferai une petite promenade avec vou Je sens que j'ai mal à la tête, après tout, une promenade pourra me faire du bien.

CHASUBLE. — Avec plaisir, miss Pris avec plaisir. Nous pourrions aller jusqu'au écoles et retour.

MISS PRISM. — Ce sera délicieux. Cécil vous apprendrez votre économie politiqu pendant mon absence. Vous pouvez sauter chapitre sur la baisse de la piastre. Mên ces problèmes monétaires ont leur côté mél dramatique.

Elle descend dans le jardin ave Chasuble.

CÉCILE, *elle ramasse les livres et les lan sur la table.* — Affreuse économie politique Affreuse géographie ! Affreux, affreu Allemand !

Entre Merriman avec une carte sur u plateau.

MERRIMAN. — Mr. Fidèle Worthing vie d'arriver en voiture de la gare. Il a appor ses bagages.

CÉCILE, *elle prend la carte et lit.* — « Mr. F dèle Worthing, B. 4. *L'Albany* ». Le frè d'oncle John ! Lui avez-vous dit que Mr. Wo thing était à Londres ?

MERRIMAN. — Oui, miss. Il a paru tr désappointé. J'ai indiqué que vous miss Prism étiez dans le jardin. Il a dit qu était très désireux de vous parler perso nellement un instant.

CÉCILE. — Priez Mr. Worthing de ven jusqu'ici. Je pense que vous feriez bien parler à l'intendante d'une chambre po lui.

MERRIMAN. — Oui, miss.

Merriman sort.

CÉCILE. — Je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un de vraiment pervers. J'ai assez peur. Je crains tellement qu'il ne ressemble à n'importe quel autre. *(Entre Algernon, très joyeux et jovial.)* C'est bien ça !

ALGERNON, *otant son chapeau.* — Vous êtes ma petite cousine Cécile, sans doute ?

CÉCILE. — Vous tombez dans une étrange erreur. Je ne suis pas petite. En fait, je crois que je suis exceptionnellement grande pour mon âge. *(Algernon est plutôt déconcerté.)* Mais je suis votre cousine Cécile. Et vous, je le vois d'après votre carte, vous êtes le frère de l'oncle John, mon cousin Fidèle, ce mauvais cousin de Fidèle.

ALGERNON. — Oh ! Je ne suis pas du tout mauvais, cousine Cécile. Il ne faut pas que vous croyez que je suis mauvais.

CÉCILE. — Si vous ne l'êtes pas, alors vous, vous nous avez tous certainements trompés de la façon la moins excusable. J'espère que vous ne menez pas une double vie, faisant semblant d'être mauvais constamment, alors qu'en fait vous êtes réellement sage. Ce serait de l'hypocrisie.

ALGERNON, *il la regarde avec ahurissement.* — Oh ! bien entendu j'ai été plutôt imprudent.

CÉCILE. — Je suis heureuse de l'entendre.

ALGERNON. — En fait, puisque vous abordez ce sujet, j'ai été très mauvais, dans la mesure de mes faibles moyens.

CÉCILE. — Il ne me semble pas que vous devriez en être si fier, bien que je ne doute pas que cela devait être très agréable.

ALGERNON. — Il est beaucoup plus agréable d'être ici avec vous.

CÉCILE. — Je ne comprends pas du tout comment il se fait que vous soyez ici. Oncle John ne sera pas de retour avant lundi après-midi.

ALGERNON. — J'en suis très désappointé. Je suis obligé de rentrer par le premier train lundi matin. J'ai un rendez-vous d'affaires que je tiens beaucoup à... manquer.

CÉCILE. — Ne pourriez-vous pas le manquer ailleurs qu'à Londres ?

ALGERNON. — Non, le rendez-vous est à Londres.

CÉCILE. — Oui, bien sûr, je sais combien il est important de ne pas tenir un engagement d'affaires, si l'on veut vraiment conserver le sentiment de la beauté de la vie, mais pourtant je pense que vous feriez mieux d'attendre l'oncle John. Je sais qu'il veut s'entretenir avec vous sur votre émigration.

ALGERNON. — Sur ma QUOI ?

CÉCILE. — Votre émigration. Il est en ville pour vous acheter votre équipement.

ALGERNON. — Je ne permettrai certainement pas à John de m'acheter mon équipement. Il manque totalement de goût pour les cravates.

CÉCILE. — Je ne pense pas que vous aurez besoin de cravates. L'oncle John vous envoie en Australie.

ALGERNON. — En Australie ! Plutôt mourir !

CÉCILE. — Oui, il a dit au dîner mercredi soir, que vous devriez choisir entre ce monde, l'autre monde et l'Australie.

ALGERNON. — Oh ! Alors ! les nouvelles que j'ai reçues d'Australie et de l'autre monde ne sont pas particulièrement encourageantes. Ce monde-ci est assez bon pour moi, cousine Cécile.

CÉCILE. — Oui, mais êtes-vous assez bon pour lui ?

ALGERNON. — Je crains bien que non. C'est pourquoi je voudrais que vous me corrigiez. Vous pourriez considérer cela comme votre mission, si vous voulez bien, cousine Cécile.

CÉCILE. — Je crains de n'avoir pas le temps, cet après-midi.

ALGERNON. — Alors, accepteriez-vous que je me corrige moi-même cet après-midi ?

CÉCILE. — C'est très donquichottesque de votre part. Mais je crois que vous devriez essayer.

ALGERNON. — J'essayerai. Je me sens déjà meilleur.

CÉCILE. — Vous avez l'air pire.

ALGERNON. — C'est parce que j'ai faim.

CÉCILE. — Ce que je suis étourdie ! J'aurais dû me rappeler que lorsqu'on est sur le point de mener une existence entièrement nouvelle, on a besoin de repas réguliers et substantiels. Veuillez entrer.

ALGERNON. — Merci. Puis-je prendre une boutonnière auparavant ? Je n'ai jamais d'appétit si je n'ai pas une boutonnière d'abord.

CÉCILE. — Une Maréchal Niel ?

Elle prend les ciseaux.

ALGERNON. — Non, je préférerais une rose rose.

CÉCILE. — Pourquoi ?

Elle coupe une rose.

ALGERNON. — Parce que vous ressemblez à une rose rose, cousine Cécile.

CÉCILE. — Je ne pense pas qu'il puisse être convenable que vous me parliez de la sorte. Miss Prism ne me dit jamais de ces choses.

ALGERNON. — Alors, miss Prism est une vieille dame myope. *(Cécile lui met la rose à la boutonnière.)* Vous êtes la plus jolie jeune fille que j'aie jamais vue.

CÉCILE. — Miss Prism dit que toute beauté est un piège.

ALGERNON. — Il y a des pièges auxquels tout homme sensé aimerait se laisser prendre.

CÉCILE. — Oh ! je ne pense pas que j'aimerais attraper un homme sensé. Je ne saurais de quoi lui parler.

Ils passent dans le salon. Miss Prism et le Dr. Chasuble rentrent.

MISS PRISM. — Vous restez trop seul, cher Dr. Chasuble. Vous devriez vous marier. Je

comprends qu'on soit misanthrope — mais féminanthrope, jamais !

CHASUBLE, *avec le frisson de l'humaniste.* — Croyez-moi, je ne mérite pas un tel néologisme. L'enseignement aussi bien que la pratique de l'Eglise Primitive étaient nettement hostiles au mariage.

MISS PRISM, *d'un ton sentencieux.* — C'est évidemment la raison pour laquelle l'Eglise Primitive n'a pas duré jusqu'à nos jours. Et vous ne semblez pas vous rendre compte, mon cher docteur, qu'en persistant dans le célibat, un homme se transforme en une tentation publique permanente. Les hommes devraient avoir plus de souci d'autrui, ce célibat par lui-même détourne du droit chemin certains êtres plus faibles.

CHASUBLE. — Mais un homme n'est-il pas tout aussi attrayant une fois marié ?

MISS PRISM. — Aucun homme marié n'a jamais d'attrait, excepté pour sa femme.

CHASUBLE. — Et souvent, à ce que l'on me dit, même pas pour elle.

MISS PRISM. — Cela dépend des sympathies intellectuelles de la femme. On peut faire fonds sur la maturité ; on peut lui faire confiance. Les jeunes femmes sont encore vertes. *(Le Dr. Chasuble sursaute.)* Je parlais horticulturellement. Ma métaphore était tirée des fruits. Mais où est Cécile ?

CHASUBLE. — Peut-être nous a-t-elle suivis vers les écoles.

Entre John lentement au fond du jardin. Il est en grand deuil, crêpe au chapeau et gants noirs.

MISS PRISM. — Mr. Worthing !

CHASUBLE. — Mr. Worthing ?

MISS PRISM. — C'est là vraiment une surprise. Nous ne vous attendions pas avant lundi après-midi.

JOHN, *il serre la main de miss Prism d'une manière tragique.* — Je suis rentré plus tôt que je ne m'y attendais. Dr. Chasuble, j'espère que votre santé est bonne.

CHASUBLE. — Mon cher Mr. Worthing, je veux croire que ces sombres atours ne témoignent pas de quelque terrible calamité.

JOHN. — Mon frère !

MISS PRISM. — Encore des dettes et des prodigalités honteuses ?

CHASUBLE. — Il mène toujours sa vie de plaisir ?

JOHN, *secouant la tête.* — Mort !

CHASUBLE. — Votre frère Fidèle, mort ?

JOHN. — Tout à fait mort..

MISS PRISM. — Quelle leçon pour lui ! Je compte qu'il en fera son profit.

CHASUBLE. — Mr. Worthing, je vous présente mes sincères condoléances. Vous avez du moins la consolation de savoir que vous fûtes toujours le plus généreux et le plus indulgent des frères.

JOHN. — Pauvre Fidèle ! Il avait bien des défauts, mais c'est un coup pénible, bien pénible.

CHASUBLE. — Très pénible en vérité. Etiez vous auprès de lui à ses derniers moments ?

JOHN. — Non. Il est mort à l'étranger, à vrai dire, à Paris. J'ai reçu un télégramme hier soir du directeur du Grand Hôtel.

CHASUBLE. — La cause de sa mort était-elle indiquée ?

JOHN. — Un grave refroidissement, paraît-il.

MISS PRISM. — L'homme récolte ce qu'il a semé.

CHASUBLE, *levant la main.* — Un peu de charité, chère miss Prism, un peu de charité. Nul d'entre nous n'est parfait. Moi-même je suis très sensible aux courants d'air. Les obsèques auront-elles lieu ici ?

JOHN. — Il paraît qu'il a exprimé le désir d'être enterré à Paris.

CHASUBLE. — A Paris ! *(Il hoche la tête.)* Je crains que cela ne montre guère un état d'esprit sérieux à ses derniers moments. Vous aimeriez sans aucun doute que je fasse une petite allusion à cette tragique affliction familiale dimanche prochain. *(John lui serre la main convulsivement.)* Mon sermon sur le sens de la manne dans le désert peut s'adapter à presque toutes les circonstances, joyeuses ou, comme dans le cas présent, douloureuses. *(Tout le monde soupire.)* Je l'ai prêché lors des fêtes de moissons, à des baptêmes, des confirmations, pour des jours de contrition et pour des journées de réjouissances. La dernière fois que je l'ai prononcé c'était à la Cathédrale, comme sermon de charité au bénéfice de la Société pour la Prévention du Mécontentement dans les Classes Supérieures. L'Evêque, qui était présent, fut très frappé par certaines analogies que j'avais établies.

JOHN. — Ah ! Cela me rappelle que vous avez parlé de baptême, je crois, Dr. Chasuble ? Je suppose que vous savez bien baptiser ? *(Le Dr. Chasuble a l'air ahuri.)* Je veux dire que vous baptisez tout le temps, n'est-ce pas ?

MISS PRISM. — C'est, j'ai le regret de le dire, un des devoirs les plus constants du Pasteur dans cette paroisse. J'ai souvent parlé de cette question aux classes pauvres. Mais elles ne paraissent pas savoir ce qu'est l'économie.

CHASUBLE. — Mais y a-t-il quelque nouveau né auquel vous vous intéressez particulièrement, Mr. Worthing ? Votre frère, je crois n'était pas marié, n'est-ce pas ?

JOHN. — Oh non !

MISS PRISM, *amèrement.* — Les gens qui vivent entièrement pour le plaisir ne le sont généralement pas.

JOHN. — Mais ce n'est pas pour un enfant mon cher docteur. J'aime beaucoup les enfants. Non, le fait est que je voudrais me faire baptiser moi-même, cet après-midi, si vous n'avez rien de mieux à faire.

CHASUBLE. — Mais enfin, Mr. Worthing, ous avez déjà été baptisé ?

JOHN. — Je ne m'en souviens absolument as.

CHASUBLE. — Avez-vous des doutes sérieux ce sujet ?

JOHN. — J'ai certainement l'intention d'en voir. Bien sûr, j'ignore si cela vous ennuierait e quelque façon, ou bien si vous pensez que suis un peu trop âgé.

CHASUBLE. — Nullement. L'aspersion et ême l'immersion des adultes est une pra- que parfaitement canonique.

JOHN. — L'immersion !

CHASUBLE. — Vous n'avez aucune crainte avoir. L'aspersion est largement suffisante, même à mon avis recommandable. Notre mps est si incertain. A quelle heure désirez- ous qu'ait lieu la cérémonie ?

JOHN. — Oh ! je pourrais faire un tour par vers cinq heures si cela vous va.

CHASUBLE. — Parfait, parfait ! A vrai dire, ai deux cérémonies similaires à accomplir cette heure-là. Il s'agit d'un cas de jumeaux ui s'est produit récemment dans une des rmes de votre propre domaine. Ce pauvre enkins, le charretier, un gros travailleur.

JOHN. — Oh ! je ne vois rien de bien drôle être baptisé en même temps que d'autres ébés. Ça ferait un peu puéril. Est-ce que inq heures et demie ferait l'affaire ?

CHASUBLE. — Admirablement ! admira- lement ! *(Il tire sa montre.)* Et maintenant, on cher Mr. Worthing, je ne veux pas être lus longtemps importun dans une demeure ù règne la tristesse. Je voudrais seulement ous prier de ne pas vous laisser trop ccabler par le chagrin. Ce qui nous apparaît omme d'amères épreuves n'est bien souvent ue bienfaits cachés.

MISS PRISM. — Ceci me paraît être un ienfait de l'espèce la plus manifeste.

Entre Cécile, venant de la maison.

CÉCILE. — Oncle John ! Oh ! que je suis ontente que vous soyez revenu ! Mais quels orribles vêtements ! Allez vite vous changer.

MISS PRISM. — Cécile !

CHASUBLE. — Mon enfant, mon enfant !

Cécile s'approche de John ; il lui baise le front d'un air mélancolique.

CÉCILE. — Qu'est-ce qu'il y a, oncle John ? renez donc l'air heureux ! Vous avez l'air 'avoir mal aux dents, et j'ai une belle rprise pour vous. Qui croyez-vous qu'il y a ans le salon ?... Votre frère !

JOHN. — Qui ?

CÉCILE. — Votre frère Fidèle. Il est arrivé y a environ une demi-heure.

JOHN. — C'est stupide ! Je n'ai pas de frère.

CÉCILE. — Oh ! ne dites pas cela ! Si indigne qu'ait pu être sa conduite à votre égard dans le passé, il est toujours votre frère. Vous ne pouvez manquer de cœur au point de le renier. Je vais lui dire de venir. Et vous lui serrerez la main, n'est-ce pas, oncle John ?

Elle rentre en courant dans la maison.

CHASUBLE. — Voilà de fort réjouissantes nouvelles.

MISS PRISM. — Après nous être tous résignés à sa perte, son retour soudain me paraît particulièrement douloureux.

JOHN. — Mon frère est dans la salle à manger ? Je ne comprends pas ce que cela veut dire.. Je trouve tout cela parfaitement absurde. *(Entrent Algernon et Cécile se tenant par la main. Ils descendent lentement vers John !)* Ciel !

Il repousse Algernon du geste.

ALGERNON. — John ! mon frère ! Je suis venu de Londres pour te dire que je regrette tous les ennuis que je t'ai causés, et que j'ai l'intention de mener une vie meilleure à l'avenir.

John lui lance des regards furieux et ne prend pas sa main.

CÉCILE. — Oncle John ! vous n'allez pas refuser la main de votre propre frère ?

JOHN. — Rien ne pourra m'amener à lui serrer la main. J'estime sa venue ici une honte. Il sait parfaitement pourquoi.

CÉCILE. — Oncle John, soyez gentil ! Il y a du bon chez tous les êtres. Fidèle vient de me parler de son pauvre ami malade, Mr. Bombour, à qui il rend visite si souvent. Certainement il y a quelque chose de bon chez celui qui est bon pour un malade, et qui abandonne les plaisirs de Londres pour s'asseoir au chevet de la douleur.

JOHN. — Oh ! il vous a parlé de Bombour, n'est-ce pas ?

CÉCILE. — Oui, il m'a tout raconté sur ce pauvre Mr. Bombour et sur son terrible état de santé.

JOHN. — Bombour ! Mais je ne veux pas qu'il vous parle de Bombour ni de quoi que ce soit. Il y a de quoi vous rendre fou.

ALGERNON. — Bien sûr, j'admets que tous les torts étaient de mon côté. Mais je dois dire que je trouve la froideur de mon frère John à mon égard particulièrement pénible. Je m'attendais à une réception plus enthousiaste, attendu surtout que c'est la première fois que je viens ici.

CÉCILE. — Oncle John, si vous ne serrez pas la main de Fidèle, je ne vous le pardonnerai jamais.

JOHN. — Vous ne me pardonneriez jamais ?

CÉCILE. — Jamais, jamais, jamais !

JOHN. — C'est bien la dernière fois que cela m'arrivera.

Il serre la main d'Algernon en le regardant d'un air furieux.

CHASUBLE. — C'est charmant, n'est-ce pas, de voir une si parfaite réconciliation ? Je crois que nous pourrions laisser les deux frères ensemble.

MISS PRISM. — Cécile, vous allez venir avec nous.

CÉCILE. — Certainement, miss Prism. Ma petite œuvre de réconciliation est terminée.

CHASUBLE. — Vous avez accompli aujourd'hui une belle action, ma chère enfant.

MISS PRISM. — Il faut nous garder des jugements hâtifs.

CÉCILE. — Je me sens très heureuse.

Ils sortent tous sauf John et Algernon.

JOHN. — Espèce de petit vaurien, Algy, vous allez quitter les lieux le plus vite possible. J'interdis le Bombourisme ici.

Entre Merriman.

MERRIMAN. — J'ai mis les affaires de Mr. Fidèle dans la chambre à côté de la vôtre, monsieur. Je suppose que cela va bien ainsi ?

JOHN. — Quoi ?

MERRIMAN. — Les bagages de Mr. Fidèle, monsieur. Je les ai défaits et j'ai rangé ses affaires dans la chambre à côté de la vôtre.

JOHN. — Ses bagages ?

MERRIMAN. — Oui, monsieur. Trois valises, une trousse de toilette, deux boîtes à chapeaux, et un grand panier-repas.

ALGERNON. — Je crains bien de ne pouvoir rester plus d'une semaine cette fois-ci.

JOHN. — Merriman, commandez le cabriolet immédiatement. Mr. Fidèle vient d'être rappelé brusquement à Londres.

MERRIMAN. — Bien, monsieur.

Il rentre dans la maison.

ALGERNON. — Quel effroyable menteur vous faites, John ! Je n'ai nullement été rappelé à Londres.

JOHN. — Si, on vous y rappelle.

ALGERNON. — Je n'ai entendu personne m'appeler.

JOHN. — Votre devoir de gentleman vous y rappelle.

ALGERNON. — Mon devoir de gentleman n'a jamais gêné mes plaisirs le moins du monde.

JOHN. — C'est une chose qui ne me surprend pas du tout.

ALGERNON. — Voyons, Cécile est un amour !

JOHN. — Vous ne devez pas parler de miss Cardew en ces termes. Cela me déplaît.

ALGERNON. — Oh ! vos habits me déplaisent. Vous avez l'air parfaitement ridicule dedans. Pourquoi diable n'allez-vous pas vous changer ? Il est parfaitement enfantin de porter le grand deuil d'un homme qui en réalité vient passer une semaine chez vou comme votre hôte. Je dirai que c'est grotesqu

JOHN. — Il est sûr et certain que vo n'allez pas passer une semaine chez moi, comme mon hôte ni comme autre chose. faut que vous partiez... par le train de quat heures cinq.

ALGERNON. — Je ne vais certes pas vo quitter tant que vous êtes en deuil. Ce sera manquer à l'amitié. Si j'étais en deuil, vo resteriez auprès de moi, je pense. Je jugerais pas gentil que vous agissi autrement.

JOHN. — Eh bien ! vous partirez, si change d'habits ?

ALGERNON. — Oui, si vous n'êtes pas tr long. Je n'ai jamais vu personne mettre auta de temps à s'habiller, et avec si peu résultat.

JOHN. — En tout cas cela vaut mieux q d'être toujours trop bien habillé comme vou

ALGERNON. — S'il m'arrive parfois d'êt un peu trop bien habillé, je suis par cont toujours énormément trop bien élevé : ce fait compensation.

JOHN. — Votre vanité est ridicule, vot conduite outrageuse, et votre présence da mon jardin complètement absurde. Quoi qu en soit, vous devez attraper le train de quat heures cinq, et j'espère que votre voyage retour sera plein d'agrément. Ce Bombo risme, comme vous dites, ne vous a pas bi réussi.

Il rentre dans la maison.

ALGERNON. — Je trouve que c'est très réus Je suis amoureux de Cécile, et tout est *(Entre Cécile par le fond du jardin. E ramasse un arrosoir et se met à arroser l fleurs.)* Mais il faut que je la voie avant partir, pour organiser un autre Bombo Ah ! la voilà !

CÉCILE. — J'étais seulement revenue po arroser les roses. Je vous croyais avec onc John.

ALGERNON. — Il est allé faire atteler cabriolet pour moi.

CÉCILE. — Oh ! il va vous faire faire u jolie promenade ?

ALGERNON. — Il va me renvoyer.

CÉCILE. — Alors, faut-il donc que nous no séparions ?

ALGERNON. — J'en ai peur. C'est une sép ration très douloureuse.

CÉCILE. — Il est toujours douloureux de séparer des gens qu'on ne connaît que depu très peu de temps. L'absence de vieux am on la supporte avec sérénité. Mais même instant de séparation d'avec quelqu'un à q on vient d'être présenté est intolérable.

ALGERNON. — Merci.

Entre Merriman.

MERRIMAN. — Le cabriolet est à la por monsieur.

Algernon jette un regard suppliant à Cécile.

CÉCILE. — Qu'il attende, Merriman... cinq minutes.

MERRIMAN. — Bien, mademoiselle.

Merriman sort.

ALGERNON. — J'espère, Cécile, ne pas vous offenser en déclarant franchement et ouvertement que vous me paraissez être à tous égards la personnification visible de la perfection absolue.

CÉCILE. — J'estime que votre franchise est toute à votre honneur, Fidèle. Si vous me le permettez, je vais inscrire vos remarques dans mon journal.

Elle va à la table et se met à écrire dans son journal.

ALGERNON. — Vous tenez vraiment un journal ? Je donnerais n'importe quoi pour le voir. Puis-je ?

CÉCILE. — Oh non ! *(Elle met la main dessus.)* Voyez-vous, c'est simplement la notation par une très jeune fille de ses pensées et de ses impressions, et qui sont, par conséquent, destinées à être publiées. Quand il paraîtra en librairie j'espère que vous en commanderez un exemplaire. Mais je vous en prie, Fidèle, ne vous arrêtez pas. J'adore écrire sous la dictée. J'en suis à : « la perfection absolue ». Vous pouvez continuer. Je suis toute prête pour la suite.

ALGERNON, *quelque peu démonté.* — Hum ! Hum !

CÉCILE. — Oh ! ne toussez pas, Fidèle. Quand on dicte, on doit parler avec aisance et ne pas tousser.

Elle écrit tandis qu'Algernon parle.

ALGERNON, *parlant très rapidement.* — Cécile, depuis la première fois où j'ai posé mes yeux sur votre merveilleuse et incomparable beauté, j'ai eu l'audace de vous aimer follement, passionnément, humblement, désespérément.

CÉCILE. — Je ne crois pas que vous devriez me dire que vous m'aimez follement, passionnément, humblement, désespérément. Désespérément, cela ne semble guère avoir de sens.

ALGERNON. — Cécile !

Entre Merriman.

MERRIMAN. — Le cabriolet vous attend, monsieur.

ALGERNON. — Allez lui dire de repasser la semaine prochaine à la même heure.

MERRIMAN, *il regarde Cécile qui ne fait aucun signe.* — Bien, monsieur.

Merriman sort.

CÉCILE. — Oncle John serait très ennuyé s'il savait que vous restez jusqu'à la semaine prochaine, à la même heure.

ALGERNON. — Oh ! je me moque pas mal de John. Je me moque de tout le monde sur terre, excepté vous. Je vous aime, Cécile. Vous m'épouserez, n'est-ce pas ?

CÉCILE. — Grand nigaud ! Mais bien sûr ! Nous sommes fiancés depuis trois mois.

ALGERNON. — Depuis trois mois ?

CÉCILE. — Oui, cela fera exactement trois mois jeudi.

ALGERNON. — Mais comment nous sommes-nous fiancés ?

CÉCILE. — Eh bien ! depuis le jour où ce cher oncle John nous avoua qu'il avait un frère cadet qui était un très mauvais garçon, vous êtes naturellement devenu le principal sujet de conversation entre moi et miss Prism. Et naturellement un homme dont on parle beaucoup est toujours plein d'attrait. On a le sentiment qu'il doit y avoir quelque chose en lui, après tout. Sans doute c'était sottise de ma part, mais je suis tombée amoureuse de vous, Fidèle.

ALGERNON. — Ma chérie ! Et quand les fiançailles furent-elles définitivement conclues ?

CÉCILE. — Le 14 février dernier. A bout de forces du fait que vous ignoriez entièrement mon existence, je décidai d'en finir d'une façon ou d'une autre, et après une longue lutte avec moi-même je vous acceptai sous le vieil arbre qui m'est cher. Le jour même j'achetai cette petite bague en votre nom, et voici le bracelet avec le nœud des vrais amants que je vous ai promis de porter toujours.

ALGERNON. — C'est moi qui vous ai donné cela ? C'est très joli, n'est-ce pas ?

CÉCILE. — Oui, vous avez un bon goût merveilleux, Fidèle. C'est l'excuse que j'ai toujours donnée à la vie que vous menez. Et voici la boîte où je garde vos chères lettres.

Elle s'agenouille près de la table, ouvre la boîte et en tire les lettres attachées avec une faveur bleue.

ALGERNON. — Mes lettres ! Mais, mon adorable Cécile, je ne vous ai jamais écrit aucune lettre !

CÉCILE. — Vous avez à peine besoin de me le rappeler, Fidèle. Je ne me souviens que trop bien que je fus forcée d'écrire vos lettres à votre place. J'écrivais toujours trois fois par semaine, parfois plus souvent.

ALGERNON. — Oh ! dites, laissez-moi les lire, Cécile !

CÉCILE. — Oh ! c'est impossible. Elle vous rendraient trop vaniteux. *(Elle remet la boîte en place.)* Les trois que vous m'avez écrites quand j'eus rompu nos fiançailles sont si belles, et si pleines de fautes d'orthographe, que même maintenant j'ai du mal à les lire sans pleurer, un peu.

ALGERNON. — Mais nos fiançailles ont été rompues ?

CÉCILE. — Mais bien entendu. Le 22 mars dernier. Vous pouvez voir l'indication. *(Elle lui montre son journal.)* « Aujourd'hui j'ai rompu mes fiançailles avec Fidèle. Je sens que cela vaut mieux. Le temps est toujours délicieux. »

ALGERNON. — Mais pourquoi diable aviez-vous rompu ? Qu'avais-je fait ? Je n'avais rien fait du tout. Cécile, je suis en vérité très blessé d'apprendre que vous avez rompu. Particulièrement alors que le temps était si délicieux.

CÉCILE. — Ce n'auraient pas été vraiment des fiançailles réellement sérieuses si elles n'avaient pas été rompues au moins une fois. Mais je vous avais pardonné avant la fin de la semaine.

ALGERNON, *il s'approche d'elle et se met à genoux.* — Quel ange parfait vous faites, Cécile !

CÉCILE. — Mon cher petit romanesque ! *(Il l'embrasse, elle passe la main dans ses cheveux.)* J'espère que vos cheveux bouclent naturellement, n'est-ce pas ?

ALGERNON. — Oui, chérie, avec un peu d'aide extérieure.

CÉCILE. — Je suis si contente !

ALGERNON. — Vous ne romprez plus jamais nos fiançailles, Cécile ?

CÉCILE. — Je crois que je ne pourrais plus les rompre, maintenant que je vous ai rencontré. Et puis, naturellement, il y a la question de votre prénom.

ALGERNON, *inquiet.* — Oui, bien sûr.

CÉCILE. — Il ne faut pas vous moquer de moi, chéri, mais j'avais toujours eu le rêve enfantin d'aimer quelqu'un dont le prénom serait Fidèle. *(Algernon se lève, Cécile aussi.)* Il y a dans ce nom quelque chose qui semble inspirer une confiance absolue. Je plains toutes les pauvres femmes mariées dont le mari ne s'appelle pas Fidèle.

ALGERNON. — Mais, ma chère enfant, voulez-vous dire que vous ne pourriez pas m'aimer si j'avais quelqu'autre nom ?

CÉCILE. — Mais quel nom ?

ALGERNON. — Oh ! n'importe quel nom qu'il vous plaira... Algernon, par exemple...

CÉCILE. — Mais je n'aime pas le nom d'Algernon !

ALGERNON. — Voyons, ma douce et tendre chérie, je ne peux voir ce que vous avez à redire à Algernon. Ce n'est pas mal comme nom. A vrai dire, c'est un nom plutôt aristocratique. La moitié des types qui passent en justice pour banqueroute s'appellent Algernon. Mais sérieusement, Cécile... *(Il s'approche d'elle.)* si mon nom était Algy, vous ne pourriez pas m'aimer ?

CÉCILE, *se levant.* — Je pourrais vous respecter, Fidèle, je pourrais admirer votre caractère, mais je crains bien que je ne pourrais pas vous accorder une attention sans partage.

ALGERNON. — Hum ! Cécile ! *(Il prend son chapeau.)* Votre pasteur, je suppose, a une grande expérience de tous les rites et cérémonies de l'Eglise ?

CÉCILE. — Oh oui ! Le docteur Chasuble est un vrai savant. Il n'a jamais écrit un seul livre, vous pouvez donc imaginer tout ce qu'il sait.

ALGERNON. — Il faut que je le voie immédiatement au sujet d'un très important baptême — je veux dire d'une affaire très importante.

CÉCILE. — Oh !

ALGERNON. — Je ne serai pas parti plus d'une demi-heure.

CÉCILE. — Si l'on considère que nous sommes fiancés depuis le 14 février, et que je vous ai rencontré aujourd'hui pour la première fois, je trouve assez dur que vous me quittiez pour si longtemps : une demi-heure. Ne pourriez-vous le réduire à vingt minutes ?

ALGERNON. — Je serai de retour en moins de rien .

Il lui baise la main et s'élance dans le jardin.

CÉCILE. — Quel garçon impétueux ! J'aime tant ses cheveux. Il faut que j'inscrive sa demande dans mon journal.

Entre Merriman.

MERRIMAN. — Une certaine miss Fairfax vient d'arriver pour voir Mr. Worthing. C'est une affaire très importante, dit miss Fairfax.

CÉCILE. — Mr. Worthing n'est-il pas dans la bibliothèque ?

MERRIMAN. — Mr. Worthing est parti dans la direction du presbytère, il y un bon moment.

CÉCILE. — Veuillez demander à cette dame de venir ici. M. Worthing ne saurait tarder à rentrer. Et vous pouvez apporter le thé.

MERRIMAN. — Bien, mademoiselle.

Il sort.

CÉCILE. — Miss Fairfax ! Je suppose qu'c'est une de ces femmes âgées qui s'occupent avec oncle John de quelqu'une des œuvres philanthropiques à Londres. Je n'aime pas beaucoup les femmes qui s'intéressent aux œuvres philanthropiques. J'estime que c'est plutôt osé de leur part.

Entre Merriman.

MERRIMAN. — Miss Fairfax.

Entre Gwendoline. Merriman sort.

CÉCILE, *allant à sa rencontre.* — Permettez-moi de me présenter à vous. Mon nom est Cécile Cardew.

GWENDOLINE. — Cécile Cardew ? *(Elle s'approche d'elle et lui serre la main.)* Quel nom délicieux ! Quelque chose me dit qu'

ous allons être de grandes amies. Vous me laisez déjà plus que je ne saurais dire. Mes remières impressions des gens ne me ompent jamais.

CÉCILE. — Comme c'est gentil de votre part e tant m'aimer alors que nous nous conaissons seulement depuis relativement peu e temps. Je vous en prie, asseyez-vous.

GWENDOLINE, *elle reste debout.* — Je peux ous appeler Cécile, n'est-ce pas ?

CÉCILE. — Avec plaisir !

GWENDOLINE. — Et vous m'appellerez oujours Gwendoline, n'est-ce pas ?

CÉCILE. — Si vous le désirez.

GWENDOLINE. — Alors, voilà qui est réglé, 'est-ce pas ?

CÉCILE. — Je l'espère.

Un temps. Elles s'asseoient toutes les deux ensemble.

GWENDOLINE. — Ce serait peut-être une onne occasion de vous faire connaître qui suis. Mon père est lord Bracknell. Vous 'avez jamais entendu parler de papa, je ıppose ?

CÉCILE. — Je ne crois pas.

GWENDOLINE. — Hors du cercle de famille, apa, j'ai plaisir à le dire, est entièrement ıconnu. A mon avis c'est fort bien ainsi. Le oyer me semble la sphère qui convient à homme. Et certainement, lorsqu'un homme e met à négliger ses devoirs domestiques, il evient péniblement efféminé, n'est-ce pas ? t je n'aime pas cela. Cela rend les hommes xtrêmement attrayants. Cécile, maman, dont s vues sur l'éducation sont remarquaılement strictes, m'a appris à devenir xtrêmement myope, cela fait partie de son ystème, cela ne vous fait rien que je vous egarde avec mon face-à-main ?

CÉCILE. — Oh ! rien du tout, Gwendoline. adore qu'on me regarde.

GWENDOLINE. — Vous faite ici une courte isite, je suppose ?

CÉCILE. — Oh non ! J'habite ici.

GWENDOLINE. — Vraiment ? Votre mère, ans aucun doute, où quelque parente d'un ge avancé, réside ici aussi ?

CÉCILE. — Oh non ! Je n'ai pas de mère, i à vrai dire aucune famille.

GWENDOLINE. — Vraiment ?

CÉCILE. — Mon cher tuteur, avec l'aide de iss Prism, a la tâche ardue de s'occuper e moi.

GWENDOLINE. — Votre tuteur ?

CÉCILE. — Oui, je suis la pupille de r. Worthing.

GWENDOLINE. — Oh ! Il est étrange qu'il ne 'ait jamais mentionné qu'il eût une pupille. omme il est secret ! Il devient plus intéssant d'heure en heure. Cependant je ne uis pas certaine que cette nouvelle suscite n moi des sentiments de joie sans mélange. *Elle se lève et va vers Cécile.)* Je vous aime beaucoup, Cécile. Vous m'avez plu dès que je vous ai rencontrée ! Mais je suis bien obligée de déclarer que, maintenant que je sais que vous êtes la pupille de Mr. Worthing, je ne puis m'empêcher d'exprimer le souhait que vous fussiez — oui — un petit peu plus âgée que vous ne paraissez l'être — et pas tout à fait aussi séduisante d'aspect. Enfin, si je puis parler en toute sincérité...

CÉCILE. — Je vous en prie ! Je pense que quand on a quelque chose de désagréable à dire, il faut toujours être tout à fait sincère.

GWENDOLINE. — Eh bien ! pour parler en toute franchise, Cécile, je voudrais que vous ayez bien quarante-deux ans, et que vous soyez plus laide que la moyenne à cet âge. Fidèle a une nature forte, droite. La déloyauté lui serait aussi impossible que la duplicité. Mais les hommes, même du caractère le plus noble, sont extrêmement sensibles à l'influence des charmes physiques d'autrui. L'Histoire, tant la moderne que l'ancienne, nous offre de nombreux exemples des plus pénibles de ce que je viens de signaler. S'il n'en était pas ainsi, en vérité, l'Histoire serait absolument illisible.

CÉCILE. — Je vous demande pardon, Gwendoline, vous avez dit Fidèle ?

GWENDOLINE. — Oui.

CÉCILE. — Oh ! mais ce n'est pas Mr. Fidèle Worthing qui est mon tuteur. C'est son frère... son frère aîné.

GWENDOLINE. — Fidèle ne m'a jamais parlé de l'existence d'un frère aîné.

CÉCILE. — J'ai le regret de dire qu'ils sont en mauvais termes depuis longtemps.

GWENDOLINE. — Cela explique tout. Et maintenant que j'y pense, je n'ai jamais entendu aucun homme parler de son frère. Le sujet semble déplaisant à la plupart des hommes. Cécile, vous venez d'ôter un poids de mon esprit. Je me sentais devenir presque inquiète. C'eût été terrible qu'un nuage se fût glissé dans une amitié comme la nôtre, n'est-ce pas ? Bien entendu vous êtes sûre, tout à fait sûre que ce n'est pas Mr. Fidèle Worthing qui est votre tuteur ?

CÉCILE. — Tout à fait sûre. *(Un temps.)* A vrai dire c'est moi qui vais le prendre en tutelle.

GWENDOLINE, *d'un ton curieux.* — Pardon ?

CÉCILE, *un peu timide et en confidence.* — Ma bien chère Gwendoline, il n'y a aucune raison pour que j'en fasse un secret envers vous. Notre petit journal départemental ne manquera pas de rapporter le fait la semaine prochaine. Mr. Fidèle Worthing et moi sommes fiancés.

GWENDOLINE, *avec la plus parfaite politesse et se levant.* — Cécile chérie, il n'y a aucune raison que j'en fasse un secret envers vous. Mr. Fidèle Worthing est mon fiancé. L'avis paraîtra dans le *Morning Post* samedi au plus tard.

CÉCILE, *très polie et se levant.* — Je crains

que vous ne soyez victime de quelque malentendu. Fidèle m'a demandée en mariage il y a exactement dix minutes.

Elle lui montre son journal.

GWENDOLINE, *elle examine soigneusement le journal avec son face-à-main.* — C'est certainement très curieux, car il m'a demandé d'être sa femme hier après-midi à 5 h. 30. S'il vous plaît de vérifier le fait, je vous en prie. *(Elle tire son propre journal.)* Je ne voyage jamais sans mon journal. On devrait toujours avoir quelque chose de sensationnel à lire dans le train. Je m'excuse, ma chère Cécile, si cela est une désillusion pour vous, mais je crains bien que je n'aie un droit de priorité.

CÉCILE. — Cela me ferait plus de peine que je ne saurais vous le dire, ma chère Gwendoline, de vous causer quelque angoisse mentale ou physique, mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que depuis qu'il vous a demandée, Fidèle a évidemment changé d'avis.

GWENDOLINE, *d'un air méditatif.* — Si le pauvre garçon est tombé dans un piège et a donné quelque sotte promesse, je considérerai comme mon devoir de l'en tirer immédiatement et d'une main ferme.

CÉCILE, *l'air triste et songeur.* — Quels que soient les embarras où se soit fourvoyé le cher garçon, je ne le lui reprocherai jamais quand nous serons mariés.

GWENDOLINE. — Faites-vous allusion à moi, miss Cardew, en parlant d'embarras ? Vous ne manquez pas de présomption. En une telle occasion, c'est plus qu'un devoir moral de dire ce qu'on pense : cela devient un plaisir.

CÉCILE. — Voulez-vous suggérer, miss Fairfax, que j'ai tendu un piège à Fidèle pour en faire mon fiancé ? Vous osez ? Ce n'est plus le moment de porter le masque superficiel de la politesse. Quand je vois une bêche, je l'appelle une bêche.

GWENDOLINE, *satiriquement.* — Je suis heureuse de dire que je n'ai jamais vu de bêche. Il est évident que nos sphères sociales ont été très largement différentes.

Entre Merriman. Il porte un plateau, une nappe et un porte-assiettes. Cécile est sur le point de rétorquer. La présence du domestique exerce une influence restrictive, qui fait s'irriter les deux jeunes filles.

MERRIMAN. — Faut-il servir le thé ici comme d'habitude, mademoiselle ?

CÉCILE, *sévèrement mais d'un ton calme.* — Oui, comme d'habitude.

Merriman se met à débarrasser la table et à mettre le couvert. Un temps long. Cécile et Gwendoline se jettent des regards furieux.

GWENDOLINE. — Y a-t-il beaucoup de pr menades intéressantes dans le voisinag miss Cardew ?

CÉCILE. — Oh oui ! Un très grand nombr Du haut d'une des collines tout près d'ici voit cinq comtés.

GWENDOLINE. — Cinq comtés ! Je ne cro pas que cela me plairait ; je déteste les foule

CÉCILE, *d'un ton charmant.* — Je suppo que c'est pourquoi vous vivez à Londres ?

Gwendoline se mord les lèvres et tap nerveusement sur son pied avec so ombrelle.

GWENDOLINE. — C'est un jardin vraimen bien tenu, miss Cardew.

CÉCILE. — Je suis ravie qu'il vous plais à miss Fairfax.

GWENDOLINE. — Je n'imaginais pas qu'il eut des fleurs à la campagne.

CÉCILE. — Oh, les fleurs sont aussi com munes ici que les gens à Londres.

GWENDOLINE. — Personnellement, je ne pui comprendre comment personne peut arrive à exister à la campagne, si tant est que per sonne qui soit quelqu'un y vive réellemen La campagne m'ennuie toujours mortellemen

CÉCILE. — Ah ! c'est ce que les journau appellent la crise agricole, n'est-ce pas ? J crois que l'aristocratie y est particulièremen sujette en ce moment. C'est presque un épidémie, m'a-t-on dit. Puis-je vous offrir u peu de thé, miss Fairfax ?

GWENDOLINE, *avec une politesse recherché* — Merci. *(A part :)* Quelle fille odieus Mais j'ai besoin de thé !

CÉCILE, *toute douceur.* — Du sucre ?

GWENDOLINE, *d'un air supérieur.* — No merci. Le sucre n'est plus à la mode.

Cécile la regarde d'un air furieux, l met quatre morceaux dans sa tasse.

CÉCILE, *sévèrement.* — Du cake ou du pai beurré ?

GWENDOLINE, *d'un air excédé.* — Du pai beurré, s'il vous plaît. On voit rarement cake aujourd'hui dans les bonnes maisons.

CÉCILE, *elle coupe une grosse tranche cake et la pose sur le plateau.* — Passez ce à Miss Fairfax.

Merriman s'exécute, puis sort. Gwendoline boit le thé et fait une grimace. Elle pose sa tasse aussitôt, tend la ma pour prendre le pain beurré s'aperçoit que c'est du cake. Elle lève, indignée.

GWENDOLINE. — Vous avez rempli ma tas de morceaux de sucre, et bien que je vo aie très nettement demandé du pain beurr vous m'avez donné du cake. Je suis conn pour la douceur de mon caractère et l'extrao dinaire gentillesse de ma nature, mais je vo

viens, miss Cardew, vous pourriez aller p loin.

CÉCILE, *se levant.* — Pour arracher mon ivre petit innocent si confiant aux machi-ions d'une autre fille, il n'est point d'extré-tés auxquelles je ne me porterais.

GWENDOLINE. — Dès l'instant où je vous ai e, je me suis méfiée de vous. J'ai senti que is étiez fausse et perfide. Je ne m'abuse nais en ces choses. Ma première impression s gens ne me trompe jamais.

CÉCILE. — Il me semble, miss Fairfax, que prends trop de votre temps précieux. Sans l doute vous avez beaucoup d'autres visites même genre à faire dans le voisinage.

Entre John.

GWENDOLINE, *apercevant John.* — Fidèle ! n Fidèle !

JOHN. — Gwendoline ! Ma chérie !

Il va pour l'embrasser.

GWENDOLINE, *se reculant.* — Un instant ! is-je vous demander si vous êtes fiancé à tte jeune personne ?

JOHN, *riant.* — A cette chère petite Cécile ? en sûr que non ! Qu'est-ce qui a bien pu ettre pareille idée dans votre jolie petite e ?

GWENDOLINE. — Merci. Vous pouvez !

Elle lui tend la joue.

CÉCILE, *très suave.* — Je savais bien qu'il vait y avoir un malentendu, miss Fairfax. monsieur dont le bras est maintenant tour de votre taille est mon tuteur, Mr. John orthing.

GWENDOLINE. — Pardon ?

CÉCILE. — C'est l'oncle John.

GWENDOLINE, *battant en retraite.* — John ! !

Entre Algernon.

CÉCILE. — Voilà Fidèle !

ALGERNON, *il va droit à Cécile sans voir rsonne d'autre.* — Mon amour !

Il va pour l'embrasser.

CÉCILE, *se reculant.* — Un instant, Fidèle ! is-je vous demander si vous êtes fiancé à tte jeune personne ?

ALGERNON, *il regarde autour de lui.* — elle jeune personne ? Grand Dieu ! Gwen-line !

CÉCILE. — Oui, Grand Dieu Gwendoline, je ux dire Gwendoline !

ALGERNON, *riant.* — Bien sûr que non ! 'est-ce qui a pu mettre pareille idée dans tre jolie petite tête ?

CÉCILE. — Merci. *(Elle lui présente la joue.)* us pouvez.

Algernon l'embrasse.

GWENDOLINE. — J'avais le sentiment qu'il y avait quelque légère erreur, miss Cardew. Le monsieur qui vous tient maintenant dans ses bras est mon cousin, Algernon Moncrieff.

CÉCILE, *s'écartant brusquement d'Algernon.* — Algernon Moncrieff ! Oh !

Les deux jeunes filles vont l'une vers l'autre et passent leurs bras autour de leurs tailles comme pour se protéger.

CÉCILE. — Vous appelez-vous Algernon ?

ALGERNON. — Je ne puis le nier.

CÉCILE. — Oh !

GWENDOLINE. — Votre nom est-il vraiment John ?

JOHN, *avec une sorte de fierté.* — Je pourrais le nier si je voulais. Je pourrais nier n'importe quoi si je voulais. Mais mon nom est certainement John. Il y a des années que c'est John.

CÉCILE, *à Gwendoline.* — Nous sommes victimes d'une grossière duperie.

GWENDOLINE. — Oh ! la blessure de ma pauvre Cécile !

CÉCILE. — Oh ! le mal fait à ma douce Gwendoline.

GWENDOLINE. — Vous m'appellerez votre sœur, n'est-ce pas ?

Elles tombent dans les bras l'une de l'autre. John et Algernon grognent et font les cent pas.

CÉCILE, *avec entrain.* — Il y a seulement une question que j'aimerais être autorisée à poser à mon tuteur.

GWENDOLINE. — C'est une idée magnifique ! Mr. Worthing, il y a seulement une question que je voudrais qu'il me soit permis de vous poser. Où est votre frère Fidèle ? Nous sommes toutes les deux fiancées à votre frère Fidèle, c'est donc une question importante pour nous de savoir où est votre frère Fidèle actuellement.

JOHN, *lentement, avec hésitation.* — Gwendoline, Cécile, il m'est très pénible d'être forcé de dire la vérité. C'est la première fois de ma vie que j'en suis réduit à cette pénible situation, et je ne sais vraiment pas comment m'y prendre. Cependant, je vais vous dire bien franchement que je n'ai pas de frère Fidèle. Je n'ai pas de frère du tout. Je n'ai jamais eu de frère de ma vie et je n'ai certainement pas la moindre intention d'en jamais avoir un à l'avenir.

CÉCILE, *étonnée.* — Pas du tout de frère ?

JOHN, *gaiement.* — Aucun !

GWENDOLINE, *sévèrement.* — N'avez-vous jamais eu de frère d'aucune espèce ?

JOHN, *d'un ton badin.* — Jamais. Pas même d'aucune espèce.

GWENDOLINE. — J'ai bien peur, Cécile, qu'il ne soit tout à fait évident que nous ne sommes ni l'une ni l'autre fiancée à qui que ce soit.

CÉCILE. — C'est une situation dans laquelle

il n'est guère agréable pour une jeune fille de se trouver. N'est-ce pas ?

GWENDOLINE. — Rentrons dans la maison. Ils ne se hasarderont guère à nous y suivre.

CÉCILE. — Non, les hommes sont si lâches, n'est-ce pas ?

Elles se retirent dans la maison avec des regards méprisants.

JOHN. — Ce sinistre état de choses est ce que vous appelez du Bombourisme, je crois ?

ALGERNON. — Oui, et un merveilleux Bombourisme, encore. Le plus merveilleux Bombourisme que j'aie connu de ma vie.

JOHN. — Vous n'avez aucun droit de Bombourifier ici.

ALGERNON. — C'est absurde ! On a le droit de Bombourifier partout où cela vous plaît. Tout Bombouriste sérieux sait cela.

JOHN. — Un Bombouriste sérieux ! Dieu du Ciel !

ALGERNON. — Mais il faut qu'on prenne quelque chose au sérieux, si l'on veut tirer quelque agrément de la vie. Il se trouve que je prends le Bombourisme au sérieux. Ce que vous pouvez bien prendre au sérieux, je n'en ai pas la moindre idée. Tout, j'imagine. Vous avez un tempérament tellement banal.

JOHN. — Enfin, la seule petite satisfaction que je tire de toute cette misérable affaire c'est que votre ami Bombour n'existe plus. Vous ne pourrez plus vous sauver à la campagne aussi souvent que vous le faisiez, mon cher Algy. Et c'est très bien ainsi.

ALGERNON. — Votre frère a perdu un peu de son lustre, n'est-ce pas, mon cher John ? Vous ne pourrez plus disparaître à Londres aussi souvent que vous en aviez la vilaine habitude. Et ce n'est pas mal non plus.

JOHN. — Quant à votre conduite envers miss Cardew, je dois dire que votre façon de duper une jeune fille douce, simple innocente est totalement inexcusable. Sans compter qu'elle est ma pupille.

ALGERNON. — Je ne vois aucune justification possible de la façon dont vous avez trompé une jeune fille brillante, intelligente et avertie comme miss Fairfax. Sans compter qu'elle est ma cousine.

JOHN. — Je voulais être fiancé à Gwendoline, c'est tout. Je l'aime.

ALGERNON. — Mais je voulais simplement être fiancé à Cécile. Je l'adore.

JOHN. — Il n'y a certainement aucune chance que vous épousiez miss Cardew.

ALGERNON. — Je ne pense pas qu'il soit vraisemblable, John, que miss Fairfax et vous soyez unis.

JOHN. — Et puis cela ne vous regarde pas.

ALGERNON. — Si ça me regardait, je n'en parlerais pas. *(Il se met à manger des muffins.)* C'est très vulgaire de parler de ses affaires. Seuls des gens comme les agents de change le font, et seulement dans les dîners.

JOHN. — Que vous puissiez être assis calmement, à manger des muffins alors q nous sommes dans ces horribles difficult je n'arrive pas à le comprendre ! Vous paraissez être totalement dénué de cœur.

ALGERNON. — Mais je ne peux pas mang des muffins en m'agitant. Il est probable q le beurre coulerait sur mes manchettes. devrait toujours manger les muffins av calme. C'est la seule façon de les manger.

JOHN. — Je déclare que vous manqu totalement de cœur pour manger des muffi dans ces circonstances.

ALGERNON. — Quand j'ai des ennuis, mang est la seule chose qui me console. A vrai di quand j'ai réellement de très gros ennuis, to ceux qui me connaissent intimement vous diront, je refuse tout, sauf le boire et manger. En ce moment, je mange des muffi parce que je suis malheureux. En outre je su particulièrement friand de muffins.

Il se lève.

JOHN, *il se lève.* — Mais ce n'est pas u raison pour que vous les mangiez tous cette façon gloutonne.

Il enlève les muffins à Algernon.

ALGERNON, *lui offrant du cake.* — voudrais que vous preniez du cake, plutôt. n'aime pas le cake.

JOHN. — Bon Dieu ! Je suppose qu' homme a le droit de manger ses propr muffins dans son propre jardin !

ALGERNON. — Mais vous venez de dire q c'était un total manque de cœur que manger des muffins.

JOHN. — J'ai dit que c'était un total manq de cœur de votre part, étant donné circonstances. C'est tout à fait différent.

ALGERNON. — C'est possible. Mais ça change rien aux muffins.

Il reprend le plat de muffins à John.

JOHN. — Algy, si seulement vous pouv vous en aller !

ALGERNON. — Il n'est pas possible que vo me demandiez de partir sans avoir dîné. C' absurde. Je ne me passe jamais de dîn Personne ne s'en passe, sauf les végétarie ou autre gens de même acabit. De plus, viens de m'entendre avec le Dr Chasu pour être baptisé à six heures moins le qu sous le nom de Fidèle.

JOHN. — Mon cher, plus vite vous abandonnerez cette idée stupide, mieux ce sera. me suis entendu ce matin avec le Dr. C suble pour être baptisé, moi-même à ci heures trente, et naturellement je prend le nom de Fidèle. Cela ferait plaisir à Gw doline. Nous ne pouvons pas être bapti Fidèle tous les deux. C'est absurde. Et pu j'ai parfaitement le droit d'être baptisé si me plaît. Il n'y a aucune preuve que j'

mais été baptisé par qui que ce soit. Je oirais très probable que je ne l'ai jamais é, et c'est aussi l'avis du Dr. Chasuble. Votre s est entièrement différent. Vous avez déjà é baptisé.

ALGERNON. — Oui, mais pas depuis des nées.

JOHN. — Oui, mais vous avez été baptisé. est cela qui est important.

ALGERNON. — Parfaitement. Aussi je sais ie ma santé y résistera. Si vous n'êtes pas ut à fait sûr d'avoir jamais été baptisé, je ois vous dire que je pense très dangereux our vous de courir ce risque maintenant. ela pourrait vous faire beaucoup de mal. ous ne pouvez pas avoir oublié que quel- 'un qui vous touchait de très près a bien illi être emporté cette semaine, à Paris, par n grave refroidissement.

JOHN. — Oui, mais vous avez dit vous-même 'un refroidissement grave n'était pas héré- taire. .

ALGERNON. — Ça ne l'était pas — mais cela doit l'être maintenant. La science ne cesse d'accomplir des progrès merveilleux.

JOHN, *prenant le plat de muffins.* — Oh ! c'est idiot, vous ne dites que des idioties.

ALGERNON. — John, vous voilà après les muffins encore ! Je voudrais bien que vous cessiez. Il n'en reste que deux. *(Il les prend.)* Je vous ai dit que j'étais particulièrement friand de muffins.

JOHN. — Mais je déteste le cake.

ALGERNON. — Alors pourquoi diable permettez-vous qu'on serve du cake à vos invités ? Quelle idée vous faites-vous de l'hospitalité !

JOHN. — Algernon ! je vous ai déjà dit de vous en aller. Je ne vous veux pas ici. pourquoi ne partez-vous pas ?

ALGERNON. — Je n'ai pas encore tout à fait terminé mon thé, et il reste encore un muffin.

John gémit, et s'effondre dans un fauteuil. Algernon continue à manger.

RIDEAU

ACTE III

Un petit salon au Manoir. Gwendoline et écile sont près de la fenêtre, regardant dans jardin.

GWENDOLINE. — Le fait qu'ils ne nous ont s suivis immédiatement dans la maison, mme tous les autres l'auraient fait, me rait prouver qu'il leur reste un peu de ideur.

CÉCILE. — Ils ont mangé des muffins. On rait bien qu'ils ont des remords.

GWENDOLINE, *après un temps.* — Ils ne mblent pas du tout nous remarquer. Vous pourriez pas tousser ?

CÉCILE. — Mais je n'ai pas besoin de usser.

GWENDOLINE. — Ils nous regardent. Quel upet !

CÉCILE. — Ils approchent. C'est bien imper- ient de leur part.

GWENDOLINE. — Conservons un silence ein de dignité.

CÉCILE. — Certainement. C'est la seule ose à faire maintenant.

Entre John suivi d'Algernon. Ils sifflent un affreux air populaire.

GWENDOLINE. — Ce silence plein de dignité semble produire un effet désagréable.

CÉCILE. — Extrêmement déplaisant.

GWENDOLINE. — Mais nous ne parlerons pas les premières.

CÉCILE. — Certainement pas.

GWENDOLINE. — Mr. Worthing, j'ai quelque chose de très spécial à vous demander. Bien des choses dépendent de votre réponse.

CÉCILE. — Gwendoline, votre bon sens est inestimable. Mr. Moncrieff, ayez la bonté de répondre à la question suivante : pourquoi vous êtes-vous fait passer pour le frère de mon tuteur ?

ALGERNON. — Afin d'avoir l'occasion de vous rencontrer.

CÉCILE, *à Gwendoline.* — Evidemment cela paraît être une explication satisfaisante, n'est-ce pas ?

GWENDOLINE. — Oui, ma chère, si vous pouvez le croire.

CÉCILE. — Je ne le crois pas. Mais cela ne change rien à la magnifique beauté de sa réponse.

GWENDOLINE. — C'est vrai. Dans les questions de grave importance, c'est le style et non la sincérité qui est la chose vitale. Mr. Worthing, quelle explication avez-vous à m'offrir pour avoir fait croire que vous aviez un frère ? Etait-ce afin d'avoir l'occasion de venir à Londres pour me voir le plus souvent possible ?

JOHN. — Pouvez-vous en douter, miss Fairfax ?

GWENDOLINE. — J'ai les doutes les plus sérieux à ce sujet. Mais je veux les écraser. Ce n'est pas le moment de se laisser aller au scepticisme germanique. *(Elle s'approche de Cécile.)* Leurs explications paraissent tout à fait satisfaisantes, particulièrement celle de Mr. Worthing. Il me semble qu'elle porte la marque de la sincérité.

CÉCILE. — Je suis plus que satisfaite de ce qu'à dit Mr. Moncrieff. Sa voix à elle seule vous inspire la plus absolue crédulité.

GWENDOLINE. — Alors vous croyez que nous devrions leur pardonner ?

CÉCILE. — Oui. Je veux dire, non.

GWENDOLINE. — C'est vrai. J'avais oublié ! Certains principes sont en jeu qu'on ne saurait abandonner. Laquelle de nous deux doit le leur dire ? La tâche n'a rien d'agréable.

CÉCILE. — Ne pourrions-nous parler toutes les deux à la fois ?

GWENDOLINE. — Excellente idée. Je parle presque toujours en même temps que les autres. Voulez-vous que je vous donne la mesure ?

CÉCILE. — Certainement.

Gwendoline bat la mesure du doigt.

GWENDOLINE ET CÉCILE, *ensemble.* — Vos prénoms sont encore un obstacle insurmontable. C'est tout !

JOHN ET ALGERNON, *ensemble.* — Nos prénoms ! Est-ce tout ? Mais nous allons être baptisés cet après-midi.

GWENDOLINE, *à John.* — Pour moi, vous êtes prêt à faire cette terrible chose ?

JOHN. — Oui !

CÉCILE, *à Algernon.* — Pour me faire plaisir vous êtes prêt à affronter cette épouvantable épreuve ?

ALGERNON. — Oui !

GWENDOLINE. — Quelle absurdité que de parler de l'égalité des sexes ! Quand il s'agit de sacrifice, les hommes nous dépassent infiniment.

JOHN. — Certainement.

Il serre les deux mains d'Algernon.

CÉCILE. — Ils connaissent des moments de courage physique que nous autre femmes nous ignorons totalement.

GWENDOLINE, *à John.* — Mon chéri !

ALGERNON, *à Cécile.* — Ma chérie !

Ils tombent dans les bras les uns d autres. Entre Merriman. En entrant tousse bruyamment, voyant la situati

MERRIMAN. — Hum ! Hum ! Lady Brac nell !

JOHN. — Grands Dieux !

Entre lady Bracknell. Les couples séparent, pleins d'alarme.

LADY BRACKNELL. — Gwendoline ! Q signifie cela ?

GWENDOLINE. — Simplement que je su fiancée à Mr. Worthing, maman.

LADY BRACKNELL. — Venez ici. Assey vous immédiatement ! Toute espèce d'hé tation est signe de décomposition menta chez les jeunes, de faiblesse physique ch les vieux. *(Elle se tourne vers John* Informée, monsieur, de la fuite soudaine ma fille par sa loyale servante, dont j'ache la confiance au moyen d'une menue monna je la suivis aussitôt par un train de marcha dises. Son malheureux père, j'ai plaisir à dire, demeure sous l'impression qu'e assiste à une conférence exceptionnelleme longue aux Cours publics de l'Universi sur l'Influence d'un Revenu fixe sur Pensée. Je n'ai pas l'intention de détromper. A vrai dire je ne l'ai jam détrompé sur quoi que ce soit. Je ne tr verais pas cela bien. Mais naturellement vo comprendrez clairement que tous rappo entre vous et ma fille doivent cesser imm diatement dès cet instant. Sur ce poi comme en vérité sur tous les points, je su inébranlable.

JOHN. — Je suis fiancé à Gwendoli lady Bracknell !

LADY BRACKNELL. — Vous n'êtes rien tout, monsieur. Maintenant, passons à Alg non !... Algernon !

ALGERNON. — Oui, tante Augusta ?

LADY BRACKNELL. — Puis-je vous demand si c'est en cette maison que réside votre a valétudinaire, Mr. Bombour ?

ALGERNON, *bafouillant.* — Oh non ! Bo bour n'habite pas ici. Bombour est aille en ce moment. A vrai dire, Bombour mort.

LADY BRACKNELL. — Mort ! Quand d Mr. Bombour est-il mort ? Sa mort doit av été extrêmement subite.

ALGERNON, *d'un ton dégagé.* — Oh ! J'ai Bombour cet après-midi. Je veux dire, pauvre Bombour est mort cet après-midi.

LADY BRACKNELL. — De quoi est-il mor

ALGERNON. — Bombour ? Oh ! Fini... Sau

LADY BRACKNELL. — Sauté ! A-t-il victime d'un attentat révolutionnaire ? Je me doutais pas que Mr. Bombour s'occu

e questions sociales. S'il en est ainsi, il est ien puni pour ses goûts morbides.

ALGERNON. — Ma chère tante Augusta, je eux dire qu'on a découvert la vérité sur ombour ! Les docteurs ont découvert que ombour ne pouvait pas vivre, c'est ce que je oulais dire — alors Bombour est mort.

LADY BRACKNELL. — Il semble avoir eu rande confiance dans l'opinion de ses iédecins. Cependant, je suis heureuse qu'il it fini par se décider pour quelque action récise, et qu'il ait agi d'après des conseils iédicaux autorisés. Et maintenant que nous n avons définitivement fini avec ce Mr. Bomour, puis-je demander, Mr. Worthing, qui est ette jeune personne dont mon neveu Algerion tient la main d'une façon qui me semble articulièrement inutile ?

JOHN. — Cette jeune fille est miss Cécile ardew, ma pupille.

Lady Bracknell salue froidement Cécile de la tête.

ALGERNON. — Je suis fiancé à Cécile, tante ugusta.

LADY BRACKNELL. — Pardon ?

CÉCILE. — Mr. Moncrieff et moi sommes iancés, lady Bracknell.

LADY BRACKNELL, *elle a un frisson et va ers le sofa où elle s'assied.* — Je ne sais s'il y quelque chose de particulièrement excitant ans l'air de cette partie du Hertfordshire, ais le nombre de fiançailles qu'on y trouve ie semble dépasser considérablement la oyenne que les statistiques ont établies pour otre gouverne. Je pense que quelques investgations préliminaires de ma part ne seraient as déplacées. Mr. Worthing, miss Cardew st-elle apparentée de quelque façon avec une des grandes gares de Londres ? Je ésire seulement le savoir à titre de renseiement. Jusqu'à hier je n'avais aucune idée u'il y eût des familles ou des individus dont origine était un terminus.

John a l'air absolument furibond, mais il se contient.

JOHN, *d'une voix claire et froide.* — iss Cardew est la petite-fille de feu r. Thomas Cardew, dont les résidences aient, 149 Belgrave Square, Londres S. W. ; ervase Park Dorking, Surrey, et le Sporran, ifeshire, Ecosse.

LADY BRACKNELL. — Cela paraît assez satisisant. Trois adresses inspirent toujours nfiance, même aux fournisseurs. Mais uelle preuve ai-je de leur authenticité ?

JOHN. — J'ai soigneusement conservé les ottins mondains de l'époque. Ils sont à votre isposition si vous voulez les consulter, dy Bracknell.

LADY BRACKNELL. — J'ai trouvé d'étranges reurs dans cette publication.

JOHN. — Le notaire de la famille de miss Cardew est l'étude Markby, Markby et Markby.

LADY BRACKNELL. — Markby, Markby et Markby ? Une étude d'une situation très distinguée. J'ai même entendu dire qu'on voit parfois l'un des messieurs Markby à des dîners. A cet égard, cela me suffit.

JOHN, *très irascible.* — C'est extrêmement aimable à vous, lady Bracknell ! J'ai aussi en ma possession, vous l'apprendrez avec plaisir, les attestations de naissancee, de baptême, de coqueluche, de vaccination, de confirmation et de rougeole, et même de rubéole.

LADY BRACKNELL. — Ah ! une vie pleine d'incidents, à ce que je vois, peut-être cependant un peu trop agitée pour une petite jeune fille. Je n'en suis pas, moi, pour les expériences prématurées. *(Elle se lève et regarde sa montre.)* Gwendoline, l'heure de notre départ approche. Nous n'avons pas un instant à perdre. A titre de simple formalité, Mr. Worthing, je ferais bien de vous demander si miss Cardew a quelque fortune ?

JOHN. — Oh ! environ cent trente mille livres en Fonds d'Etat. C'est tout. Au revoir, lady Bracknell. Très heureux de vous avoir rencontrée.

LADY BRACKNELL, *elle se rassoit.* — Un instant, Mr. Worthing. Cent trente mille livres ! Et en fonds d'Etat ! Miss Cardew me paraît une jeune fille pleine d'attrait, maintenant que je la regarde. Peu de jeunes filles à notre époque ont des qualités solides, de ces qualités qui durent et s'améliorent avec le temps. Nous vivons, j'ai le regret de le dire, dans une époque de superficialité. *(A Cécile:)* Venez par ici, ma chère petite. *(Cécile va vers elle.)* Jolie enfant ! votre robe est lamentablement simple, et vos cheveux semblent presque être en l'état où les a laissés la nature. Mais nous saurons rapidement changer tout cela. Une femme de chambre française, qui s'y connaît vraiment, peut produire un résultat réellement merveilleux en très peu de temps. Je me rappelle en avoir recommandé une à la jeune lady Lancing, et après trois mois, son propre mari ne la reconnaissait pas.

JOHN. — Et au bout de six mois personne ne voulait la connaître.

LADY BRACKNELL, *elle foudroie John du regard pendant quelques instants puis se penche avec un sourire apprêté vers Cécile.* — Veuillez vous tourner, mignonne. *(Cécile fait un tour complet.)* Non, c'est la vue de côté que je veux. *(Cécile présente son profil.)* Oui, c'est bien ce que j'attendais. Il y a de nettes possibilités mondaines dans votre profil. Les deux points faibles de notre époque sont le manque de principes et le manque de profil. Le menton un peu plus haut, ma chérie. Car beaucoup dépend de la façon de porter le menton. Il se porte très relevé actuellement. Algernon !

ALGERNON. — Oui, tante Augusta.

LADY BRACKNELL. — Il y a de nettes possibilités mondaines dans le profil de miss Cardew.

ALGERNON. — Cécile est la plus gentille, la plus adorable, la plus jolie fille du monde. Et je me moque comme d'une guigne des possibilités mondaines.

LADY BRACKNELL. — Ne parlez jamais irrespectueusement du Monde, Algernon. Seuls le font les gens qui n'y ont point accès. *(A Cécile :)* Ma chère enfant, vous savez, bien entendu, qu'Algernon ne peut compter que sur ses dettes. Mais je n'approuve pas les mariages d'intérêt. Quand j'ai épousé lord Bracknell je n'avais aucune espèce de fortune. Mais je n'ai pas rêvé un instant de permettre à cette considération de me gêner en quoi que ce soit. Allons, je pense qu'il faut que je donne mon consentement.

ALGERNON. — Merci, tante Augusta.

LADY BRACKNELL. — Cécile, vous pouvez m'embrasser !

CÉCILE, *elle l'embrasse.* — Merci, lady Bracknell.

LADY BRACKNELL. — Vous pouvez aussi m'appeler tante Augusta, désormais.

CÉCILE. — Merci, tante Augusta.

LADY BRACKNELL. — Il vaudrait mieux, je crois, que le mariage ait lieu le plus tôt possible.

ALGERNON. — Merci, tante Augusta.

CÉCILE. — Merci, tante Augusta.

LADY BRACKNELL. — A parler franc, je n'en suis pas pour les longues fiançailles. Elles donnent aux gens l'occasion de découvrir leur vraie nature avant le mariage, ce qui, à mon avis, n'est jamais recommandable.

JOHN. — Je m'excuse de vous interrompre, lady Bracknell, mais il ne saurait être question de ces fiançailles. Je suis le tuteur de miss Cardew, et elle ne peut se marier sans mon consentement tant qu'elle n'est pas majeure. Ce consentement, je refuse absolument de le donner.

LADY BRACKNELL. — Et pour quelles raisons, puis-je le demander ? Algernon est un parti extrêmement, je pourrais presque dire ostentatoirement, acceptable. Il n'a rien, mais il présente bien. Que peut-on désirer de plus ?

JOHN. — Il me chagrine beaucoup, lady Bracknell, d'avoir à parler franchement de votre neveu, mais la vérité est que je n'ai aucune estime pour sa moralité. Je le soupçonne de duplicité.

Algernon et Cécile le regardent avec une indignation ahurie.

LADY BRACKNELL. — De duplicité ! Mon neveu Algernon ! Impossible ! Il est passé par Oxford.

JOHN. — Je crains qu'il ne puisse y avoir le moindre doute à ce sujet. Cet après-midi, pendant mon absence momentanée à Londres pour une importante affaire romanesque, il réussit à s'introduire ici sous le faux prétex qu'il était mon frère. Sous un nom d'empru il a bu — je viens de l'apprendre du mait d'hôtel — une demi-bouteille entière de m Perrier-Jouet Brut, 89 ; un vin que je r réservais spécialement. Poursuivant sa ho teuse supercherie, il réussit, dans le coura de l'après-midi à détourner l'affection de m unique pupille. Par la suite il resta au th et dévora les muffins jusqu'au dernier. Et qui rend sa conduite encore plus dénuée cœur, c'est qu'il savait parfaitement d l'origine, que je n'ai pas de frère, que je n' jamais eu de frère et que je n'ai pas l'intentio d'avoir de frère, pas même d'aucune espèc

LADY BRACKNELL. — Hum ! Mr. Worthin tout bien considéré, j'ai décidé de ne ten aucun compte de la conduite de mon neve à votre égard.

JOHN. — C'est très généreux de votre par lady Bracknell. Mais ma décision est irrév cable. Je refuse de donner mon consentemen

LADY BRACKNELL, *à Cécile.* — Venez ic mignonne. *(Cécile remonte vers elle.)* Qu âge avez-vous ?

CÉCILE. — Je n'ai réellement que dix-hu ans, mais j'en avoue toujours vingt quand vais à une soirée.

LADY BRACKNELL. — Vous avez parfaiteme raison de faire quelques petites modification A vrai dire, aucune femme ne devrait jama parler de son âge avec trop d'exactitud Cela paraît tellement calculé... *(Méditat vement :)* Dix-huit ans, et vous en avou vingt pour les soirées. Alors ce ne sera pa bien long avant que vous ne soyez majeur et libérée des contraintes de la tutelle. Ain je ne pense pas après tout que le conse tement de votre tuteur ait aucune importanc

JOHN. — Veuillez m'excuser, lady Brac nell, si je vous interromps encore, mais n'est qu'honnête de vous dire que selon l dispositions du testament de son grand-pèr miss Cardew ne deviendra légalement majeu qu'à trente-cinq ans.

LADY BRACKNELL. — Cela ne me paraît p un obstacle sérieux. Trente-cinq ans, c'est u âge plein d'attraits. La société londonien est pleine de femmes de la plus hau naissance qui, en toute liberté, ont choisi rester à trente-cinq ans pendant des année Lady Dumbleton en est un exemple. D'apr ce que je sais personnellement, elle a trent cinq ans depuis le jour où elle a atteint l'â de quarante ans, et il y a bien des années cela. Je ne vois aucune raison pour que not chère Cécile ne soit pas encore plus cha mante à l'âge dont vous parlez qu'elle ne l'é à présent. Sa fortune se sera forteme multipliée.

CÉCILE. — Algy, pouriez-vous m'attend jusqu'à ce que j'aie trente-cinq ans ?

ALGERNON. — Mais bien entendu, Céci Vous le savez bien.

CÉCILE. — Oui, je l'ai senti instinctiveme

ais moi je ne pourrais pas attendre si ngtemps. J'ai horreur d'attendre quelqu'un e fût-ce que cinq minutes. Cela me met ujours de mauvaise humeur. Je ne suis pas onctuelle moi-même, je le sais, mais j'aime eaucoup la ponctualité chez les autres : tendre, même pour me marier, il n'en est as question.

ALGERNON. — Alors que faire, Cécile ?

CÉCILE. — Je ne sais pas, Mr. Moncrieff.

LADY BRACKNELL. — Mon cher Mr. Worthing, puisque miss Cardew déclare positivement qu'elle ne peut attendre d'avoir trente-inq ans — remarque que je ne puis m'empêcher de considérer comme dénotant une ature assez impatiente — je vous demanderai e revenir sur votre décision.

JOHN. — Mais, chère lady Bracknell, la uestion repose entièrement entre vos mains. ès l'instant où vous consentirez à mon ariage avec Gwendoline, je permettrai avec plus grande joie à votre neveu de former ne union avec ma pupille.

LADY BRACKNELL, *se levant et se redressant.* Vous devez vous rendre parfaitement ompte que ce que vous proposez, il ne aurait en être question.

JOHN. — Alors un célibat passionné, voilà e que nous avons tous à envisager !

LADY BRACKNELL. — Ce n'est pas la destinée ue j'envisage pour Gwendoline. Algernon, aturellement, est libre de décider pour lui-ême. *(Elle tire sa montre.)* Venez, ma chère nfant. *(Gwendoline se lève.)* Nous avons éjà manqué cinq trains, si ce n'est six. En anquer d'autres pourrait faire parler de ous sur le quai.

Entre Chasuble.

CHASUBLE. — Tout est prêt pour les baptêmes.

LADY BRACKNELL. — Les baptêmes, monieur ! Cela n'est-il pas un peu prématuré ?

CHASUBLE, *l'air perplexe, et montrant du doigt John et Algernon.* — Ces messieurs ont ous les deux exprimé le désir d'être baptisés mmédiatement.

LADY BRACKNELL. — A leur âge ! C'est une dée grotesque et irréligieuse ! Algernon, je ous défends de vous faire baptiser. Je ne eux pas entendre parler de pareils excès. ord Bracknell serait profondément mécontent s'il apprenait que c'est de cette façon ue vous gaspillez votre temps et votre argent.

CHASUBLE. — Dois-je comprendre qu'il n'y ura pas du tout de baptêmes cet après-midi ?

JOHN. — Au point où en sont les choses, e ne crois pas que cela puisse avoir de valeur ratique ni pour l'un ni pour l'autre, Dr. Chauble.

CHASUBLE. — Je suis peiné de vous entendre xprimer de tels sentiments, Mr. Worthing. ls ont un arrière-goût des opinions hérétiques es Anabaptistes, opinions que j'ai complèement réfutées dans quatre de mes sermons, non édités. Cependant, puisque votre disposition paraît être particulièrement séculière, je vais m'en retourner immédiatement à l'Eglise. Je viens précisément d'être informé par l'appariteur que depuis une heure et demie miss Prism m'attend dans la sacristie.

LADY BRACKNELL, *sursautant.* — Miss Prism ! Vous ai-je bien entendu parler d'une miss Prism ?

CHASUBLE. — Oui, lady Bracknell. Je vais de ce pas la rejoindre.

LADY BRACKNELL. — Veuillez, je vous prie, me permettre de vous retenir un instant. Cette question peut être d'une importance vitale pour lord Bracknell et pour moi. Cette miss Prism est-elle une femme d'aspect repoussant, qui s'occupe vaguement d'éducation ?

CHASUBLE, *avec quelque indignation.* — C'est une dame des plus cultivées, et l'image même de l'honorabilité.

LADY BRACKNELL. — C'est évidemment la même personne. Puis-je vous demander quelle situation elle occupe dans votre maison ?

CHASUBLE, *sévèrement.* — Je suis célibataire, madame.

JOHN, *intervenant.* — Miss Prism, lady Bracknell, est depuis ces trois dernières années la gouvernante estimée et la compagne appréciée de miss Cardew.

LADY BRACKNELL. — En dépit de ce que j'apprends sur elle, il faut que je la voie sur l'heure. Qu'on l'envoie chercher !

CHASUBLE, *regardant au dehors.* — Elle approche, elle est non loin d'ici.

Entre miss Prism très pressée.

MISS PRISM. — On m'avait dit que vous m'attendiez à la sacristie, mon cher Chanoine. Je vous y attends depuis une heure trois quarts.

Elle aperçoit lady Bracknell qui la fixe d'un regard de pierre. Miss Prism pâlit et tremble. Elle regarde autour d'elle avec angoisse, comme si elle voulait s'échapper.

LADY BRACKNELL, *d'une voix sévère et justicière.* — Prism ! *(Miss Prism baisse la tête de honte.)* Venez ici, Prism ! *(Miss Prism approche avec humilité.)* Prism ! Où est le bébé ? *(Consternation générale. Le chanoine sursaute avec horreur. Algernon et John font semblant d'être soucieux de protéger Cécile et Gwendoline de la révélation des détails d'un horrible scandale public.)* Il y a vingt-huit ans, Prism, vous quittâtes la demeure de lord Bracknell, au numéro cent quatre Upper Grosvenor Street, avec la responsabilité d'une voiture d'enfant qui contenait un bébé du sexe masculin. Vous n'êtes jamais revenue. Quelques semaines plus tard, grâce aux recherches minutieuses de la Police métropolitaine, la voiture d'enfant fut

retrouvée à minuit, seule et solitaire, dans un coin reculé du quartier de Bayswater. Elle contenait le manuscrit d'un roman en trois volumes, d'une sentimentalité plus révoltante que la moyenne. *(Miss Prism sursaute d'indignation involontaire.)* Mais le bébé n'y était pas. *(Tout le monde regarde miss Prism.)* Prism ! Où est ce bébé ?

Un temps.

Miss Prism. — Lady Bracknell ! J'admets à ma honte que je n'en sais rien. Si seulement je le savais ! Voici les faits tout simples. Le matin du jour dont vous parlez, jour marqué au fer rouge dans ma mémoire pour toujours, je me préparais comme d'ordinaire à sortir le bébé dans sa voiture. J'avais aussi avec moi un sac un peu vieux, mais vaste, où j'avais l'intention de placer le manuscrit d'une œuvre de fiction que j'avais écrite pendant mes rares heures de loisir. Dans un instant de distraction, que je ne me pardonnerai jamais, je déposai le manuscrit dans la voiture et plaçai le bébé dans mon sac.

John, *qui n'a cessé d'écouter attentivement.* — Mais où avez-vous déposé le sac ?

Miss Prism. — Ne me le demandez pas, Mr. Worthing !

John. — Miss Prism, c'est une question qui n'est pas de mince importance pour moi. J'insiste pour savoir où vous avez déposé le sac qui contenait ce petit enfant.

Miss Prism. — Je l'ai laissé à la consigne d'une des grandes gares de Londres.

John. — Quelle gare ?

Miss Prism, *effondrée.* — Victoria. Ligne de Brighton.

Elle s'écroule dans un fauteuil.

John. — Il faut que je me retire dans ma chambre un instant. Gwendoline, attendez-moi ici.

Gwendoline. — Si vous n'êtes pas trop longtemps, je vous attendrai toute ma vie.

John sort très agité.

Chasuble. — Que pensez-vous que cela signifie, lady Bracknell ?

Lady Bracknell. — Je n'ose même pas le soupçonner, Dr. Chasuble. Je n'ai guère besoin de vous dire que dans les familles d'un rang élevé les coïncidences étranges ne sont pas sensées se produire. On considère que cela ne se fait pas.

On entend au plafond du bruit comme si on bousculait des malles. Tout le monde lève les yeux.

Cécile. — Oncle John semble étrangement agité.

Chasuble. — Votre tuteur a une nature très émotive.

Lady Bracknell. — Ce bruit est extrêmement désagréable. On croirait que des gens discutent. Je n'aime pas les discussions quelles qu'elles soient. Elles sont toujours vulgaires, et souvent convaincantes.

Chasuble, *levant les yeux.* — Ça s'est arrêté.

Le bruit redouble.

Lady Bracknell. — Je voudrais bien qu'il aboutisse à une conclusion.

Gwendoline. — Cette angoisse est terrible. Pourvu qu'elle dure !

Entre John un sac de cuir noir à la main.

John, *il s'élance vers miss Prism.* — Est-ce le sac, miss Prism ? Examinez-le soigneusement avant de parler. Le bonheur de plus d'une existence dépend de votre réponse.

Miss Prism. — Il semble bien que ce soit le mien. Oui, voici l'éraflure qu'il a reçue lorsqu'un autobus s'est renversé dans Gower Street, en des jours meilleurs où nous étions plus jeunes. Voici la tache sur la doublure provoquée par une boisson hygiénique qui fit explosion ; cela s'était produit à Leamington. Et voici, sur la fermeture, mes initiales. J'avais oublié qu'en un jour de prodigalité je les avais fait placer là. Ce sac est indubitablement à moi. Je suis ravie de me le voir restituer de façon si inattendue. Cela m'a beaucoup gênée d'en être privée toutes ces années.

John, *d'un ton pathétique.* — Miss Prism, ce qui vous est restitué, c'est beaucoup plus que ce sac. C'était moi, le bébé que vous aviez placé.

Miss Prism, *éberluée.* — Vous ?

John, *la prenant dans ses bras.* — Oui, ma mère !

Miss Prism, *se reculant avec un étonnement indigné.* — Mr. Worthing ! Je ne suis pas mariée !

John. — Pas mariée ! Je ne peux nier que ce ne soit un coup sérieux. Mais après tout qui a le droit de jeter la pierre à celle qui a souffert ? Le repentir ne peut-il effacer un instant de folie ? Pourquoi y aurait-il une règle pour les hommes et une autre pour les femmes. Ma mère, je vous pardonne.

Il tente à nouveau de la prendre dans ses bras.

Miss Prism, *encore plus indignée.* — Mr. Worthing, il y a une erreur. *(Montrant lady Bracknell :)* Voilà la dame qui peut vous dire qui vous êtes, réellement.

John, *après un temps.* — Lady Bracknell, je déteste paraître curieux, mais auriez-vous la bonté de me faire savoir qui je suis ?

Lady Bracknell. — J'ai bien peur que la nouvelle que j'ai à vous apprendre ne soit pas pour vous une joie sans mélange. Vous êtes

de ma pauvre sœur, Mrs. Moncrieff, et conséquent le frère aîné d'Algernon.

JOHN. — Le frère aîné d'Algy ! Mais alors un frère après tout. Je le savais bien que vais un frère ! J'ai toujours dit que j'avais frère ! Cécile, comment avez-vous jamais douter que j'aie un frère ? *(Il prend gernon à deux mains.)* Dr. Chasuble, mon lheureux frère. Gwendoline, mon malheuix frère... Algy, jeune propre à rien, il va loir me traiter avec un peu plus de respect, l'avenir. De toute votre vie vous ne vous s jamais conduit à mon égard comme un re.

ALGERNON. — Non, pas jusqu'à aujourd'hui, n vieux, je l'admets. J'ai fait de mon mieux, pendant, et pourtant je manquais d'entraîment.

Il lui serre la main.

GWENDOLINE, *à John.* — Mon amour ! Mais el amour êtes-vous ? Quel est votre prénom, intenant que vous êtes devenu quelqu'un utre ?

JOHN. — Dieu du Ciel !... J'avais complènent oublié ce point-là ! Votre décision sujet de mon nom est irrévocable, je ppose.

GWENDOLINE. — Je ne change jamais, sauf ffections.

CÉCILE. — Quelle noble nature vous avez, vendoline !

JOHN. — Alors, il vaut mieux éclaircir la estion immédiatement. Tante Augusta, un stant. A l'époque où miss Prism m'abanna dans le sac, avais-je déjà été baptisé ?

LADY BRACKNELL. — Tout le luxe que rgent peut procurer, y compris le baptême, us avait été prodigué par la tendresse plâtre de vos parents.

JOHN. — Donc, j'ai été baptisé ! Celà est glé. Maintenant quel nom ai-je reçu ? Je is prêt a entendre le pire.

LADY BRACKNELL. — Etant le fils aîné, vous ez naturellement été baptisé du nom de tre père.

JOHN, *avec irritation.* — Oui, mais quel était prénom de mon père ?

LADY BRACKNELL, *elle réfléchit.* — En ce oment je suis incapable de me rappeler quel it le prénom du Général. Mais je suis rtaine qu'il en avait un. C'était un excenque, je l'admets, mais seulement sur le tard. c'était la conséquence du climat des Indes, mariage, de l'indigestion et autres choses même genre.

JOHN. — Algy, ne pouvez-vous vous rappeler quel était le prénom de notre père ?

ALGERNON. — Mon cher, nous ne nous sommes jamais adressé la parole. Il est mort quand je n'avais pas un an.

JOHN. — Son nom doit figurer dans les annuaires de l'Armée de l'époque, je pense, tante Augusta ?

LADY BRACKNELL. — Le Général était essentiellement un homme pacifique, sauf dans sa vie domestique. Mais je ne doute pas que son nom figure dans un annuaire de l'Armée.

JOHN. — Il y a là les annuaires de l'Armée des quarante dernières années. Ces recueils charmants auraient dû être l'objet de mon étude constante. *(Il se précipite vers la bibliothèque et en arrache les volumes.)* M. Généraux... Mallam, Maxbohm, Magley, quels noms sinistres ils ont : Marksby, Migsby, Mobbs, Moncrieff ! Lieutenant en 1840, Capitaine, Lieutenant-colonel, Colonel, Général en 1869. Prénoms : Fidèle, John. *(Il repose tranquillement le livre et parle avec le plus grand calme.)* Je vous ai toujours dit, Gwendoline, que mon nom était Fidèle, n'est-ce pas ? Et c'est Fidèle, après tout ! Je veux dire, naturellement, c'est Fidèle.

LADY BRACKNELL. — Oui, je me souviens maintenant que le Général s'appelait Fidèle. Je savais que j'avais une raison particulière de ne pas aimer ce nom.

GWENDOLINE. — Fidèle ! Mon Fidèle ! J'avais senti dès le début que vous ne pouviez pas avoir d'autre nom !

JOHN. — Gwendoline, c'est une chose terrible pour un homme que de découvrir tout à coup que toute sa vie il n'a jamais dit que la vérité. Pourrez-vous me le pardonner ?

GWENDOLINE. — Oh oui ! Car je sens que vous changerez sûrement.

JOHN. — Ma chérie !

CHASUBLE, *à miss Prism.* — Laetitia !

Il la prend dans ses bras.

MISS PRISM, *avec enthousiasme.* — Frédéric ! Enfin !

ALGERNON. — Cécile ! *(Il la prend dans ses bras.)* Enfin !

JOHN. — Gwendoline ! *(Il la prend dans ses bras.)* Enfin !

LADY BRACKNELL. — Mon neveu, vous montrez des signes de légèreté !

JOHN. — Au contraire, tante Augusta. Pour la première fois de ma vie, je viens de comprendre l'Importance vitale d'être Fidèle.

RIDEAU

Algernon Cécile

CÉCILE. — *J'ai toujours eu le rêve enfantin d'aimer quelqu'un dont le prénom serait Fidèle.* (ACTE II.)

Algernon Cécile John Lady Bracknell Gwendoline

LADY BRACKNELL. — *Puis-je demander qui est cette jeune personne ?* (ACTE III.)

"L'IMPORTANT, C'EST D'ÊTRE FIDÈLE"

DEVANT LA CRITIQUE

Il est des pièces qui ont une fortune singulière. Tel est le cas, par exemple, de la comédie d'Oscar Wilde : *The importance of being earnest*. Inédite en France durant des années, elle fut présentée il y a quelques mois au Vieux-Colombier par le Théâtre National de Belgique. Puis, les Anglais en tirèrent un film fort bien réalisé et qui fut soumis au Festival de Venise en 1953. On annonce que M. Jean Anouilh en a fait une adaptation qui sera créée cet hiver à Paris. Et voici que cette même pièce a été choisie pour servir de spectacle inaugural au Théâtre en Rond dont notre capitale vient d'être dotée.

En effet, — et quel critique ne s'en réjouirait pas ? — une nouvelle salle a été ouverte au public hier dans un local qui fut occupé jusqu'ici par un cabaret de nuit et qui est situé en plein fief de Montmartre, exactement rue Frochot.

Il convient donc de féliciter chaleureusement sa fondatrice, Mme Paquita Claude. Et de la féliciter doublement puisque ce n'est point un théâtre ordinaire qu'elle offre au public parisien, mais un théâtre d'une formule encore inexistante en France : un théâtre en rond.

Nous avions déjà été les témoins de deux expériences de théâtre en rond, mais dans des salles ordinaires, alors que le théâtre de la rue Frochot a été conçu et édifié selon les lois architecturales requises pour ce genre très spécial. Disons que c'est une réussite et que cette salle, très coquette et d'une décoration très simple, répondra parfaitement, avec ses trois cents fauteuils, à l'office qu'on lui assigna.

Nul doute que cette formule, toute neuve pour lui, n'attire le public. Mais il en sera comme du cinémascope : l'important sera, avant tout, de l'appliquer à des œuvres qui se prêtent à une telle présentation. Car le « rond » ne convient pas à tous les genres, quoi qu'en pensent ses partisans.

A ce point de vue, le choix qui a été fait pour le premier spectacle est très heureux. La comédie d'Oscar Wilde — un duel de salon avec le paradoxe pour arme — met fort bien en relief les attraits du « rond ». La traduction de M. Charles Cambillard conserve le ton impertinent, l'humour glacé de Wilde, et la mise en scène de M. André Villiers utilise les ressources du rond tout en évitant ses pièges.

MAX FAVALELLI,
dans *Paris-Presse*.

Pour inaugurer ce « Théâtre en rond » dont elle vient de doter Paris — un théâtre de plus ! — Paquita Claude — une charmante directrice de plus — a choisi « The Importance of being Earnest », d'Oscar Wilde, devenu dans une nouvelle adaptation française : *L'Important, c'est d'être fidèle*.

Tout, en ce savoureux divertissement, tourne autour d'un prénom supposé, mais particulièrement chargé de sens (Ernest — « Earnest » — en anglais : honnête, sincère) : Fidèle, en l'occurence. Encore qu'en dépit du talent de l'auteur (qui a peint là un bien savoureux portrait de la société britannique de son temps), en dépit de la... fidélité de l'adaptateur lui-même, cela ne tourne point tout à fait assez court à mon gré, Paquita Claude ne pouvait faire un meilleur choix.

MARC BLANQUET,
dans *France-Soir*.

En ouvrant les portes de son théâtre en rond, Mme Paquita Claude a choisi une œuvre qui s'adapte parfaitement aux dimensions comme aux exigences de cette salle à la forme inédite et qui évoque celle d'un cirque minuscule à la mesure de poney des Shetlands et de clowns nains.

Le divertissement d'Oscar Wilde, spirituel bavardage et jonglerie de paradoxes autour d'une tasse de thé et d'assiettes de *muffins*, s'accorde en effet à l'intimité de cette rotonde, où le spectateur, de plain-pied avec les acteurs, est enclin à partager leur jeu. Encore faut-il que celui-ci soit sans défaillance, car, cerné de partout et visé sous tous les angles, le comédien ne bénéficie plus du recul et de l'abri de la scène à l'italienne.

Certes, *L'Important, d'être fidèle* accuse son Témoin d'une époque disp et d'une société morte, elle brocarde les ridicules a cette comédie de la fin siècle victorien se situe près de sir J.-M. Barrie qu Bernard Shaw. Mais alors son éclat s'est quelque terni, la qualité de son hu et l'aisance de sa déma qui confine à l'impertin demeurent intactes.

En effet, bien que l'au sacrifiant à la mode qui rait son succès, se soit co dans cette *society*, si cr envers lui plus tard, il no dépeint avec une rosserie qu'elle fait échec à la co tion des personnages et tompe leur aspect de ma quins pour théâtre mon du West-End.

Au surplus, le tour class de son intrigue, qui repose une double méprise et le né de son dénouement qui sans vergogne, du truc, fois millénaire de la recon sance, nous assure qu'O Wilde maniait l'ironie aisément dans ses situa que dans ses répliques et avait pour les roueries métier un parfait dédain.

G. JOLY
dans *l'Auro*

Ces dialogues, soignés, ponnés, bourrés de fichets, ont une tenu sont d'un bel artisan. Nous écoutons pas souvent d' soignés, d'aussi coquets.

En somme, un succès. D partie à la nouveauté du c au judicieux et spirituel a cement de la mise en sc et aux interprètes. Les jeunes gens un peu ten guindés, parlant du hau leur tête encore plus qu'il nécessaire. Mais M. Poste M. Party s'assoupliront et dront leurs aises. Les fer sont très bien : MMmes Suz Dantès, Reine Courtois et N Francis donnent du reli leurs personnages. M. Ozenne est très comique le rôle du révérend Chasu

ROBERT KEM
dans *Le Mon*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur
GEORGES OU

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Printed in France — Dépôt légal 4me trimestre 1954